

Voler pour aimer : l'intelligence émotionnelle dans le fabliau de la « Pucele qui voloit »

Brîndușa Grigoriu*

Abstract: In the anonymous fabliau « La Pucele qui voloit », the most intriguing aspect is the affective valence of sexual initiation as declined in the three surviving manuscripts from the XIIIth-XIVth centuries. Depending on the aggravating or accommodating circumstances which turn the intellectual (*clers*) into a scrupleless seducer or a playful husband, and the young virgin into a pregnant victim of abuse or into a pregnant bride, it is possible to interpret their teasing intercourse in the said codices either as rape or as prenuptial *valentinage*. The alternative outcome of deception-reprimand or of merry « amendment » depends on the reading of acts and pacts in affective communication. The modern notion of “emotional intelligence” (Goleman), the distinction between the feeling and expression of affect, as integrated into the paradigm of late-medieval “emotionology” of *amor* (Stearns, Reddy) are useful instruments that we can put to test in this medieval context in which the feminine dream of flying “Iasus” meets Daedalus, God, saint John and saint Amant, only to come down to earth and undergo meta/physical censure.

Keywords : la « Pucele qui voloit », manuscrits des XIII^e-XIV^e siècles, émotionologie antique, Dédale, culture médiévale de l'intelligence émotionnelle, éveil de la conscience de soi / d'autrui, la zone, valentinage et mariage.

Au commencement était la sirène. Aérienne avant d'être aquatique, elle chantait et charmait en oiseau, féeriquement¹. Par un renversement

* Maître de conférences, Faculté des Lettres, Université Alexandru Ioan Cuza de Iași, Roumanie.

¹ Sur le « passage, entre le IV^e et le VII^e siècle, de la Sirène-oiseau à la Sirène-poisson », voir Jacqueline Leclercq-Marx, *La Sirène dans la pensée et dans l'art de l'Antiquité et du Moyen Âge. Du mythe païen au symbole chrétien*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1997 : « matérialisant un fantasme de plus en plus sexualisé, il était logique qu'à la faveur du syncrétisme [...] la morphologie de la Sirène se sexualisât également. En effet les ailes de l'antique Sirène étaient trop évocatrices d'une idée de transcendance ou de sublimation pour symboliser tout à fait adéquatement le péché de la chair et la femme tentatrice, ce qui semble constituer sa fonction principale dans la littérature patristique et précarolingienne », en ligne sur <https://koregos.org>, ici « Conclusion générale ».

comique et un esprit généré de revanche, sa (sur)nature s'articule d'une façon aussi comique que philosophique dans le fabliau anonyme de la vierge ailée, où l'amour humanise et horizontalise. Avec le vol féminin détourné par le conteur anonyme et ses trois émules scribaux, l'anthropologie de l'élévation est subvertie par un retour fracassant au terre-à-terre de l'érotisme². « Chassez le naturel, il revient au galop ! » au Moyen Âge français.

D'après les propositions de datation les plus récentes, les trois manuscrits qui nous conservent le fabliau de *La Pucele qui voloit voler* – Berne, Burgerbibliothek, 354 (B) ; Paris, Bibliothèque Nationale de France, français 25545³ (I) et même le vénérable Paris, Bibliothèque Nationale de France, français 1593 (E) – remontent tous au tournant du XIV^e siècle, tels qu'ils nous parviennent sous leur forme définitive de recueils hybrides, surplombant, à l'aide d'un plan d'ensemble, plusieurs strates temporelles.

Désignée, selon l'incipit, comme « la pucelle qui voloit voler » (E 187), comme « la demoisele qui volt voler » (B 43r) ou encore comme « une damoisele [...] / c'onques ne virent oil si bele com ele estoit, / et de biauté grant los avoit » (I, 4v), l'héroïne incarne une réplique inoubliable au mythe d'Icare. En tant que telle, elle jouit d'un succès assuré au fil du bas Moyen Âge, si l'on prend comme point de départ le XIII^e siècle finissant d'après la datation (Jonas) des folios 187-188 dues au scribe « I » du manuscrit E, et comme point d'arrivée l'année 1317 pour le manuscrit I. Non sans mouvance et variance, les trois codex transmettent, pour l'essentiel, un même « fablel » de l'envol narratif, où le rêve des hauteurs se mue en désir de volupté, et le vol en amour fécond, déçu et conclu. Seul le manuscrit de base de l'édition Montaignon-Raynaud – Paris, Bibliothèque Nationale de France, français 1593 – donne une fin heureuse à l'histoire, en mariant les personnages ; le remède à la « desmesure » y est pris sans amertume : « l'aventure fu bele » à la femme comme à l'homme. Les deux autres manuscrits cinglent l'orgueil en abandonnant l'héroïne à une grossesse solitaire, marginale, punitive / éducative ; telle est la leçon qui nous est livrée par l'édition Noomen-Boogaard (d'après Berne, Burgerbibliothek, 354).

Quel que soit le témoin considéré, tout part d'une forme altière d'altérité qu'incarne, à ses risques et périls, une pucelle en pleine affirmation. Indépendante, solitaire, mais soucieuse de justifier sa différence devant ses semblables, elle proclame une indifférence hautaine aux affaires du cœur et du corps, autant qu'une fascination pour le vol. Son rêve n'est autre que la lévitation : vaincre d'elle-même la pesanteur et s'élever vers les nues, si

² Il s'agit, essentiellement, d'un plaisir que les deux protagonistes savourent lors de leur jeu initiatique ; voir Mary Jane Stearns Schenck, *The Fabliaux. Tales of Wit and Deception*, Amsterdam et Philadelphia, Benjamins (Purdue University Monographs in Romance Languages, 24), 1987, p. 94.

³ Ce manuscrit est le plus tardif, dans son ensemble ; Michel Zink le date du début du XIV^e siècle : Rutebeuf, *Œuvres complètes*. Texte établi, traduit, annoté et présenté avec variantes par Michel Zink, Paris, Bordas (Classiques Garnier), t. 1, 1989, p. 38.

possible, sans le moindre équipage (ou maître d'équipage). Elle confie volontiers sa lubie à quiconque veut l'entendre, homme ou femme, comme pour lancer un défi aux défenseurs de la zone de confort générale, qui demeure, elle, terrestre, patriarcale et plus particulièrement conjugale.

L'étonnement teint de dédain n'est pas la seule réaction que la locutrice suscite autour d'elle : il existe, parmi ses proches, un mortel assez lointain ou rêveur – assez intelligent émotionnellement, pourrait-on dire aujourd'hui – pour lui tendre la clé d'une traduction physique de ladite aspiration métaphysique. À ses yeux, l'envol ne saurait se préparer que sur terre, grâce aux lois (plutôt descendantes) de la procréation et de l'enracinement social.

En langage moderne, la traduction serait intelligible aussi : pour un humain moyen, prêt à chercher en toute lucidité un dénominateur commun avec une humaine hors du commun, la seule façon réalisable de « voler » est la petite mort. Il s'agit, certes, de s'élancer petit à petit, de façon étroitement concertée, pour éviter d'y succomber. La chute consistant à élire ou stigmatiser la vivante selon son cœur, comme le suggère le conteur, soucieux de marier ou de fustiger ses personnages, à l'occasion (rêvée) de leur initiation.

Certes, le lecteur du premier quart du XXI^e siècle pourrait interpréter le fabliau en clé dénonciatrice, féministe et même pathologique : n'a-t-on pas devant les yeux une belle manipulation de « clerc » perpétrée sur une jouvencelle éduquée entre toutes ? Ou même un « abus narcissique » caractérisé ? Puisque le fait d'avoir raison de l'autre conduit à *résonner* pour deux, voire à jouir, aux dépens d'autrui, d'un jeu de pouvoir menant à une perte de repères déstabilisante, ne pourrait-on pas y détecter le « gaslighting »⁴ le plus éthéré de l'histoire de la littérature ? ...Après la pluie dorée de Jupiter.

Tout dépend du regard que l'on porte sur la pucelle/demoiselle, compte tenu de la tradition manuscrite, éditoriale, exégétique guidant le *Lector in fabula* qui cherche à éclairer de ses (tardives) lumières un monde possible (et sensible) qui bat son plein au XIV^e siècle francophone.

Dédales de la féminité

À toute époque, sous tout régime politique ou émotionnel, il existe des émotions défendues, perçues comme des menaces à désamorcer... pour que la doxa dominante demeure en place. Les « attitudes et standards qu'une société [...] maintient envers les émotions de base et leur expression appropriée » – pour reprendre à notre compte la définition de

⁴Sur cette notion, voir Kelly Oliver, "Gaslighting: Pathologies of Recognition and the colonization of Psychic Space", *Epistemic Injustice and the Philosophy of Recognition*, éd. Paul Giladi, Nicola McMillan, New York, Routledge, 2023, p. 114-137.

l'émotionologie⁵ – sont d'autant plus pertinents qu'ils mobilisent les impératifs sociétaux les plus déterminants pour le monde du fabliau : le *pris* du mariage, le *los* d'une « bonne » famille, la *garde* de la maisonnée et, plus généralement, la verticalité de toutes les hiérarchies affectivement stables qui s'appuient sur ces « bases ».

Lorsqu'une demoiselle (bien née) décide de jouer à Dédale, et de prendre au sérieux son rêve de voler, une véritable anti-émotionologie se met en place, vertigineusement verticale. L'aspiration à changer de milieu relève d'une valorisation de la différence, de l'exotisme et de l'escapisme⁶ à vocation transcendante. Ce qui contrarie le plus est son insolence sans nuage, prête à désinvestir les valeurs matérielles au profit d'un élan ascensionnel qui va contre les lois naturelles, notamment gravitationnelles.

Le narrateur cultive une vision disjonctive : d'une part, il y a les terriens, de l'autre, l'aérienne incomprise, qui rejette les normes de son milieu visant le ressenti aussi bien que l'expression de l'affect, et surtout leur orchestration sociale minimale. Ainsi, au lieu de se laisser attirer au sein d'une dyade, au lieu de souhaiter un ancrage qui lui confère plus de poids humain, en se mariant, par exemple, avec un homme respectable, cette vierge préfère cultiver l'idéal individualiste d'atteindre à l'impondérabilité et de se naturaliser – en solo, au cœur d'une monade à son image – dans le monde céleste. Mieux : le ciel ne lui apparaît pas en simple point d'arrivée ; elle désire le pénétrer, le traverser, le circonscire à son vol : elle « voloit voler / Volentiers *par mi* l'air lasus »⁷.

Une telle agentivité a de quoi « dénaturer » une femme au seuil de la socialisation conjugale, en faisant éclater le scandale dans le paysage humain d'un fabliau. Aussi le sujet féminin du « vouloir voler » se voit-il aussitôt entourer d'une muraille émotionnelle insurmontable, qui prend la forme hyperbolique de la stupéfaction devant un objet (presque volant non identifié) : « mout des gens [...] mout fort *s'en esbahirent* »⁸. Déjà distincte par sa beauté, elle n'a pas besoin de se faire remarquer par une particularité aussi peu pertinente aux yeux de ses proches médiévaux.

⁵ Voir Peter N. Stearns et Carol Z. Stearns, « Emotionology : Clarifying the History of Emotions and Emotional Standards », *The American Historical Review*, 90, 4, 1985, p. 813–36, ici p. 813.

⁶ Voir Mary Jane Stearns Schenck, *The Fabliaux : Tales of Wit and Deception*, Amsterdam et Philadelphia, Benjamins (Purdue University Monographs in Romance Languages, 24), 1987, p. 2 : « *The purpose of the stories is quite clearly stated : they are a literature of escapism which helps to dissipate grief and unhappiness* ».

⁷ *De la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1872, ici v. 10-11, p. 208, nos italiques.

⁸ *Ibid.*, v. 13-14, p. 209. L'édition Noomen-Boogaard reprend le texte du manuscrit Berne, Burgerbibliothek, 354 : « A mervelles s'en esbahirent », *Nouveau Recueil complet des fabliaux*, éd. par Willem Noomen et Nico van den Boogaard, tome VI, Assen et Maastricht, Van Gorcum, 1991, v. 12, p. 168.

Une belle prêtre à se dérober au circuit de la procréation pour refaire son être créationnel en mode ornithologique exhibe un art de vivre qui rompt avec les « émotions de base » d'une société traditionnelle, aussi bien qu'avec les « standards et normes » susceptibles de les réguler. « Mout gens » de la communauté patriarcale dominante sont délaissés au profit des hybrides obscurs de la mythologie antique. « Aussi comme *fist* Dedalus », note ironiquement le conteur dans deux manuscrits (sur trois)⁹, comme pour suggérer que la demoiselle prend le mythe à la lettre, et embrasse le credo du dépassement en soi sans s'interroger sur ses chances de survie.

De fait, le modèle livresque que l'héroïne invoque pour motiver son système de repérage¹⁰ – probablement représenté par les *Métamorphoses* d'Ovide¹¹, où les « doctes sirènes » gardent leurs voix et visages de vierges, mais aussi leurs ailes « en guise de rames, pour pouvoir reposer sur les eaux »¹² – est un choix plutôt curieux. En effet, le Dédale ovidien, outre un architecte de génie, est le père du candide Icare, symbole de la chute de haut. L'étrangeté de ce rapprochement est flagrante – notre *pucele* n'est guère mère, et n'a aucune aptitude technique. En plus, le vol, chez ses devanciers célèbres, était vu comme un moyen extrême d'évasion du labyrinthe, à la recherche d'un espace inaccessible à la sombre tyrannie de Minos. La trame proprement dédalique ne se tissait pas tellement autour de la notion d'idéal ; il s'agissait de surmonter le plus grand obstacle humain jamais créé, le plus énigmatique et le plus meurtrier – la prison du Minotaure, truffée de pièges. Or, c'était au créateur de cet obstacle lui-même d'inventer une issue face à la « mer fermée »¹³, qui ne pouvait être que verticale... et bouchée, finalement, d'une mort sur mesure. Le mythe le plus incitant, peut-être, est le dépassement humain des lois de l'univers – « naturam novat » – salué comme tel par les témoins, qui y voient la manifestation avérée d'un pouvoir foudroyant.

⁹ *De la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles imprimés ou inédits*, tome IV, éd. cit., v. 12, p. 208. Dédale manque de l'édition Noomen-Boogaard, qui suit le manuscrit de Berne sur ce point, supprimant tout encadrement bio-culturel de l'acte de voler, comme les deux autres manuscrits.

¹⁰ « C'est donc une jeune fille qui a trop lu de romans antiques, et qui en a gardé la tête un peu dérangée », Per Nykrog, *Les Fabliaux : Etude d'histoire littéraire et de stylistique médiévale*, Genève, Droz, 1973, p. 78.

¹¹ En effet, « les *Métamorphoses* jouissaient d'une popularité incontestable [...] encore au XIII^e siècle, époque à laquelle les allusions à l'œuvre d'Ovide dans le *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris et Jean de Meun ne manquent pas », Sarah-Jane Murray, « Du désespoir à l'espoir : le dépassement de la tragédie dans l'*Ovide moralisé* », *Ovide métamorphosé. Les lecteurs médiévaux d'Ovide*, éd. Laurence Harf-Lancner, Laurence Mathey-Maille et Michelle Szkilnik, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, ici p. 182.

¹² Ovide, *Les Métamorphoses*, Livre V, 555-9, trad. et notes de Anne-Marie Boxus et Jacques Poucet, Bruxelles, 2006, Bibliotheca Classica Selecta - UCL en ligne sur <https://bcs.fltr.ucl.ac.be/>.

¹³ *Ibid.*, Livre VIII, 183-235.

L'*esbahissement* général est dans le fabliau une émotion de l'ordre du choc civilisationnel : de quel labyrinthe individuel la vierge veut-elle s'évader ? Avec quelles chances ? Du côté de la rédaction première du texte, nous sommes au XIII^e siècle, époque où la littérature émotionnelle partagée par la communauté cléricale (autant dire « les intellectuels au Moyen Âge », pour reprendre le titre du livre-phare de Jacques Le Goff – Seuil, 1957) fait de « la maison de Dédale » une métaphore codée. Dans le contexte des écrits de saint Bonaventure, elle renvoie aux sciences spéculatives par opposition aux Saintes Écritures, au risque d'enfermement et d'aveuglement que comportent en général les croyances profanes par rapport au savoir-vivre (et savoir-sentir) chrétien¹⁴. Dans le cadre concret le plus amplement partagé des cathédrales, ce sont les « labyrinthes d'église » qui opèrent une « captation, à des fins chrétiennes, d'un symbole païen » dominé par « Dédale père de l'architecture »¹⁵.

Nul enfermement scientifique n'est prévu néanmoins pour notre héroïne ; le lecteur remarque, au contraire, la grande liberté dont la *damoisele* dispose : elle se meut nonchalamment dans un espace où aucune instance sociale ne vient la censurer, dans sa chambre où un lit est prêt-à-survoler avec qui elle voudra, aussi pesamment et intimement qu'elle l'entendra. Par ailleurs, le désir de (con)voler ne suscite aucun travail de laboratoire ; son alcôve ne devient guère un atelier peuplé d'automates, comme dans les romans contemporains du cheval volant – le *Cléomadès* d'Adenet, le *Méliacin* de Girart d'Amiens, ou un entre-deux à portée de main (comme BNF fr. 1455 et son pendant Bruxelles, BR, IV-319). En effet, « l'extraordinaire mécanique de la machine volante » domine le bas Moyen Âge grâce aux « deux romanciers [qui] ont banalisé le motif merveilleux du cheval enchanté pour l'intégrer dans une sorte d'imaginaire technologique »¹⁶. Tout ce qui subsiste peut-être dans notre fabliau de cette « merveille rationalisée » est « l'habileté – l'engin – du concepteur et constructeur (*engigneor*) de la machine », forme littéraire du « génie humain du XIII^e siècle »¹⁷ et au-delà.

L'image d'une fille à marier enlevée au vol rappelle, en outre, le sort de Clarmondine et Célinde, qui suivent leurs compagnons dans les airs, à cheval. Plus libre que les héroïnes de roman, la pucelle anonyme du fabliau peut bien refuser, sans la moindre pression d'une autorité tutélaire, toute

¹⁴ Voir Christian Trottman, *Théologie et noétique au XIII^e siècle : à la recherche d'un statut*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1999, p. 87.

¹⁵ André Peyronie, « Le Mythe de Thésée pendant le Moyen Âge latin (500-1150) », *Médiévales*, 32, 1997. *Voix et signes. Nouvelles musiques du XIII^e au XV^e siècle*, dir. Olivier Mattéoni, p. 119-133, ici p. 132.

¹⁶ Patrice Uhl, « Le Cheval volant dans *Cléomadès* et *Méliacin*. De la merveille orientale au prodige mécanique », in Françoise Sylvos (dir.), *Poétiques du voyage aérien dans la littérature*, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 19-37, ici p. 20.

¹⁷ *Ibid.*, p. 34.

demande en mariage, pour préparer à son tour la grande chevauchée aérienne. Un peu comme Ovide énumère les types humains pour lesquels l'envol est une impossibilité de nature – pêcheur, berger, laboureur¹⁸ – le *fableor* se plaît à noter tous les prétendants rejetés, ou du moins tous les moules sociaux où ils se coulent : « riches clers », « escuiers », « borgois », « chevaliers »¹⁹. Ces êtres sans face n'arrivent à susciter aucun frémissement d'aile, aucun état d'âme chez la belle désirée. Imperturbable dans sa sphère comme l'Idée de Beauté, elle est hors d'atteinte face aux tentations les plus communes : ni l'opportunisme pécuniaire, ni l'alliance chevaleresque, ni le jeu rhétorique n'attire celle qui ne manque de rien, en son univers autarcique. Apparemment intangible, entière, elle semble illustrer la définition thomiste du beau, qui exige « l'intégrité de l'objet », mais aussi la *claritas*, l'éclat, la lumière trahissant la présence d'une réalité supérieure à une réalité inférieure »²⁰. Elle a, toutefois, un talon d'Achille, des plus originaux – l'arrivisme céleste.

C'est la gratuité superbe d'un tel élan qui sidère les adeptes du pragmatisme, incapables de la comprendre ou de l'excuser, mais parfaitement aptes à patienter autant qu'il le faut pour l'emporter au grand pari de la vie. Aucune empathie avec elle n'est possible, même si le ciel – paradis, purgatoire – est une destination assez familière à tout fidèle, quelque tièdement qu'il effleure la croyance. Personne, dans son entourage, ne conçoit cette verticalité comme inébranlable ; les « neurones miroirs »²¹ des semblables ne captent rien de solide, durable ou fiable chez la demoiselle, dont ladite ivresse des hauteurs, fût-elle angélique, virginale, idéatique, ne révèle aucun potentiel mimétique.

Le temps des grands engouements platoniciens serait-il dépassé ?... Peut-être faut-il remonter en deçà de l'Idée, vers la complémentarité ontologique promise dans les réécritures médiévales du *Banquet*. En effet, la quête de sa moitié perdue, contée à la lumière de l'ironie socratique, n'est pas inconnue aux penseurs du XIII^e siècle, encore moins aux traducteurs-remanieurs francophones du XIV^e. Des *Saturnalia* riches en Vestales s'apprêtent, à la suite de Macrobe, suivie d'une *Consolation de Philosophie*

¹⁸ Ovide, *Les Métamorphoses*, *op. cit.*, Livre VIII, 217-220.

¹⁹ Les mêmes classes sociales sont évoquées dans l'édition Noomen-Boogaard, v. 5-6, p. 168. Significativement, les trois manuscrits sont très proches sur ce point.

²⁰ Jean-Michel Counet, « La Beauté comme microcosme dans la pensée antico-médiévale ». Conférence de clôture du XXXVI^{ème} Congrès de l'Association des Sociétés de Philosophie de langue française, Iași (Roumanie), 23-27 août 2016, in *Le Beau. Actes du XXXVI^e Congrès de l'Association des Sociétés de Philosophie de Langue Française (A.S.P.L.F.)*, éd. Petru Bejan et Daniel Schulthess, Iași, Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza”, 2018, p. 100-124, ici p. 104, n. 4.

²¹ Sur les neurones miroirs et leur fonction esthétique et morale, voir, par exemple, les suggestions de Jean-Pierre Changeux, *Du vrai, du bon, du bien : une nouvelle approche neuronale*, Paris, Odile Jacob, 2008, p. 138 et de Anne-Claude Berthoud, « Langage et morale entre nature et culture », *Morale et évolution biologique entre déterminisme et liberté*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2007, p. 216.

(Livre II.XVI) émulée par Jean de Meun vers 1300, ravivée à l'automne du Moyen Âge par « une quinzaine de nouveaux commentaires [...] et [des] dizaines de manuscrits dans sa, – ou plutôt ses – versions françaises, très inspirées des gloses que Guillaume de Conches avait rédigées en latin »²². Philosophiquement parlant, le lien et l'ordonnement universels qu'assure l'Amour (*Eros* néoplatonicien) laisse sa chance à la polarité féminine – pourvu qu'elle travaille d'intelligence avec son complément masculin : « Que les semences dans leur lutte / Observent un pacte éternel [...] / Ce qui lie cet ordre des choses / Et régit la mer et les terres, / Commandant au ciel, c'est l'amour. »²³

Le conteur, à ce stade préparatoire du « pacte éternel », souligne une rupture de communication qui risque justement de chambouler l'Ordre : les hommes et la femme à marier s'agrippent chacun à son propre latin, sans effort traductif. L'ombre de la tour de Babel plane sur la chaîne brisée. Quand les prétendants accordent à la jeune têtue *le los* de beauté²⁴, ils s'attendent au moins à la flatter ou à lui faire plaisir, mais leur acte, sous ses formes persuasives les plus variées, tombe bel et bien à plat. Notre Vestale caricaturale fait la sourde oreille (et le sourd cœur) à tous ces *sires* potentiels, non sans tenter de leur faire part du rêve de seigneurie qui devient son unique sujet de conversation – *lasus* oblige – comme s'il s'agissait d'un élément cohésif infaillible, censé créer un accord inter-genré immédiat sous le signe (ambigu) de Dédale. Soit on assiste à un marathon de naïveté, soit au spectacle d'une « maîtrise de soi » nourrie d'« ardeur et persévérance », impulsée par une « faculté de s'inciter soi-même » : autrement dit – avec Daniel Goleman – à une « intelligence émotionnelle »²⁵ bien armée, déjà digne de ce nom, au XIII^e siècle français. Le fabliau débute, en effet, avec le volet intra-personnel de cet entendement propice, selon nos canons tard-venus, à l'horizon d'entente avec les prochains. La connaissance de soi, en principe, augure bien de la communication avec un autre.

...Pour l'instant, la demoiselle du fabliau éprouve bien un désir – qu'elle s'attribue à haute voix, courageusement ou capricieusement – et, en

²² Isabelle Bétemps et al. (éds.), *La Consolation de la Philosophie de Boèce*, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2004, ici chap. « Boèce et La Consolation de la Philosophie au Moyen Âge », §11, DOI : 10.4000/books.purh.6641.

²³ Boèce, *La Consolation de Philosophie*, éd. bilingue, trad. par Alain Galonnier et Jean-Louis Charlet, Louvain-La-Neuve, Peeters, 2022, Livre II, VIII, v. 3-4, p. 270.

²⁴ Voir *De la pucelle qui voloît voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., v. 4, p. 208.

²⁵ Voir Daniel Goleman, *L'Intelligence émotionnelle : Accepter ses émotions pour développer une intelligence nouvelle*, trad. Thierry Piélat, Paris, Robert Laffont, 1997, ici p. 10. Pour un bilan récent sur le champ théorique de l'intelligence émotionnelle, avec une spécification pour l'espace francophone, voir Christophe Haag, Lisa Bellinghausen & Mariya Jilinskaya-Pandey, « QEP: An Ability Measure of Emotional Intelligence for Managers in a French Cultural Environment », *Current Psychology*, 42, 2023, p. 4080–4102.

puisant aux ressources culturelles de sa langue, elle trouve les mots et idées pour le formuler à l'intention d'un alter-ego potentiellement capable de lui répondre, se situant entre le *non* réservé aux maris de circonstance et le *oui* auto-adressé. Un temps, personne n'aspire ni à un idiome émotionnel commun, ni aux dédales de l'ingénierie aéronautique : si labyrinthe il y a, c'est sur l'arène du langage affectif qu'il se déploie, au gré de ces paroles sans ouïe, qui emmurent l'être plus que la technique du mur de silence ou *stonewalling*²⁶. Le canal est simplement mis en sourdine, à chaque fois ; qu'il s'agisse d'intimidation de la part des agents dominants, il n'est pas moins assuré que la dominée refuse de se laisser faire, ou parfaire, selon des codes de perfection étrangers à sa spontanéité. Les chemins battus ne lui parlent pas plus que le flottement existentiel ne saurait parler aux célibataires mûrs pour l'engagement.

L'exception, longtemps espérée, finit par advenir : le *clers* intrépide accepte d'occuper la place, vacante encore, de Dédale. Il s'approprie les termes de la métaphore et joue le jeu d'y adhérer de façon intuitive et passive. Comme le héros de l'Antiquité, il comprend l'enjeu et se voue à la cause sans contredit, dans une attitude d'asservissement qui lui permet de mettre son corps au service de la grande cause. Reconnu dès lors comme désirable, voire admirable, le vol humain ne peut réussir que s'il est outillé ici-bas, n'étant point une grâce de *lasus*.

Griffe ou greffe aviaire

Le modèle médiéval recycle le référent antique, en faisant de l'oiseau le seul modèle « fiable » de l'être volant. Le manuscrit français 25545 de la Bibliothèque Nationale va jusqu'à remplacer Dédale par « uns oisiaus ou plus »²⁷. Or, les organes les plus saillants du volatile sont le bec, la queue et les ailes, jugés indispensables au vol à émuler. Une animalisation encadrée de la femme s'ensuit : pour se mouvoir autrement, il faut devenir l'autre, dans des conditions contrôlées, domestiquées ; pour voler, il faut *se faire* oiseau de par l'homme, en se procurant les atouts ou atours de l'autre.

Deux manuscrits – Berne, Burgerbibliothek, 354 (du XIII^e siècle) et Paris, Bibliothèque Nationale, français 25545 (du XIV^e) – mettent en scène une tentative théâtrale de métamorphose : mû par l'idée, un « damoisiaus » tente de lui appliquer (parfois aidé par d'autres bénévoles masculins !) la recette aviaire du vol, à force de « cire et de pennes d'oisiaus »²⁸. Ces ailes

²⁶ *Ibid.*, p. 208.

²⁷ Voir les *Notes du quatrième volume*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., p. 325.

²⁸ Voir la leçon du manuscrit français 25545 de la Bibliothèque Nationale, cité *ibid.*, p. 326. Dans l'édition Noomen-Boogaard, le commentaire suivant accompagne cet ajout d'ailes : « sa conception du rôle du clerc est un peu différente : outre la queue [...] celui-ci

d'une autre espèce (peut-être sauvage !) sont attachées « as braz et as costez »²⁹, sans autre tentative d'œuvrer à la chirurgie inter-espèces : elles écrivent sur la peau mouvante de ce corps médiéval le bon vieux corpus de *Daedalus* revisité, entre autres, par Rémigius d'Auxerre favorable à « Dédale, c'est-à-dire [à] tout homme inventif »³⁰.

Face à ces tentatives aussi touchantes qu'hilarantes d'arriver à bon port en s'aidant de toutes les énergies de l'esprit, l'initiative du héros emprunte au génie architectural de son devancier, plutôt qu'à l'enthousiasme de son jeune rejeton. Le beau labeur d'animalisation ne focalise plus les ailes, mais se concentre plutôt sur les extrémités oro-génitales, comme si le vol n'avait pas tant besoin de l'équilibre latéral, que de l'axe devant-drière³¹. Pour interpréter ce paradoxe apparent, il suffit de prêter attention à la communication émotionnelle qui se met en place entre les deux inconnus prêts à lier connaissance. En effet, la demoiselle se dit désireuse d'arriver « par mi lasus », ce qui implique des mouvements de montée et d'avancée dans l'espace céleste. Elle fantasme une pénétration de la frontière spatiale sublunaire, mais aussi (pourrait-on spéculer avec Siger de Brabant) un élargissement de la libre volonté entre appétit sensitif et raison³², par l'application d'une cire qui tienne.

Lorsque le huis est clos, une amnésie prévisible frappe les protagonistes : bien qu'ils aient convenu de s'occuper de tous les ressorts du vol, ils s'accordent tacitement à omettre l'implantation proprement dite des ailes, pour consacrer tous leurs efforts au bec et à la queue. Seul le manuscrit

construira un bec et, contrairement à la leçon de BE [B - manuscrit 354 de la Burgerbibliothek de Berne ; E - manuscrit français 1593 de la Bibliothèque Nationale], des ailes [...]. La structure du récit est affaiblie par l'addition de ce dernier détail : apparemment on oublie que la demoiselle est déjà pourvue d'ailes, fournies par un autre jeune homme. Par ailleurs, le remaniement n'est pas très réussi [...], *Notes et éclaircissements*, dans *Nouveau Recueil complet des fabliaux*, éd. par Willem Noomen et Nico van den Boogaard, tome VI, éd. cit., p. 337.

²⁹ Voir la leçon du manuscrit 354 de la Bibliothèque de Berne, « De la Pucelle qui voloit voler », *Notes du quatrième volume*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIIIe et XIVe siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., p. 325.

³⁰ Voir Michèle Dancourt, *Dédale et Icare*, Paris, CNRS Éditions, 2002, Chapitre II, « Les transformations du mythe, du Moyen Âge au siècle des utopies », § 1, DOI : 10.4000/books.editions-cnrs.4917.

³¹ Sur cette anthropologie du derrière au Moyen Âge finissant, voir Yasmina Foehr-Janssens, « Pour une littérature du derrière: licence du corps féminin et stratégie du sens dans les trois premiers récits des Cent nouvelles nouvelles », *"Riens ne m'est seur que la chose incertaine": études sur l'art d'écrire au Moyen Âge offertes à Eric Hicks par ses élèves, collègues, amies et amis*, éd. Jean-Claude Mühlethaler, Denis Billotte et al., Genève, Slatkine (Travaux des universités suisses, 9), 2001, p. 277-291.

³² Voir Olivier Boulnois, « Philosophie médiévale et métaphysique », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses*, 132, 2025, 527-546, ici § 4, « Siger de Brabant : une solution compatibiliste », en ligne sur <https://journals.openedition.org/asr/5752#tocfrom2n5>.

français 25545 de la Bibliothèque Nationale répare cet oubli, en faisant du prélude un véritable régal haptonomique : « Et puis la courut accoler / Pour li faire plus tost voler ; / Et l'ambrassa estroitement / Et restraingni faitissement [...] il dist les eles li cousoit »³³. Le vol est ici envisagé comme un apogée de la sensation tactile (et gustative), suscité par l'extrême resserrement du territoire féminin. Pour jaillir au-delà de ses contours, il faut être mis(s) à l'étroit, suggère le rédacteur de cette version, qui n'est pas uniquement attentif à la mécanique des corps – *accoler, embrasser, restraindre* – mais aussi à l'orchestration des cordes émotionnelles. En effet, l'homme n'est pas, dans cette version, un simple envahisseur de la terre interdite, prêt à la faire implorer ; le narrateur le souligne opportunément : « Mout se panne de plaire a li / Pour avoir le solas de li »³⁴. Ainsi, il y aurait un travail dans le champ psychosomatique de la part de cet homme qui vise, plus que le vol, l'initiation de la vierge au *plaire*, avec l'avantage bien à soi d'un *solas* ailé.

Un certain altruisme, qui suppose l'éveil à l'autre, et la dépendance sur autrui pour son propre plaisir, inspire ce *damoiseau* qui semble entrer dans la « zone » – exceller dans son activité, au point que le frémissement des ailes³⁵ se met en place comme par miracle, sans effort conscient – tandis que le clerc s'oublie dans le processus d'érotisation de la *pucele*.

Les athlètes appellent cet état de grâce la « zone » – c'est le moment où l'excellence ne demande plus d'effort, où les spectateurs et les concurrents s'effacent dans le bonheur de l'instant [...]. C'est le pur plaisir de l'acte qui les motive. [...] Dans l'état de fluidité, l'individu ne pense plus à lui-même [...]. L'individu fluide est si absorbé par ce qu'il fait qu'il perd entièrement conscience de lui-même et oublie les petits tracas de la vie quotidienne³⁶.

La peine que se donne l'athlète de fabliau se voit sublimer, tandis que le but convenu, *pour li faire plus tost voler*, glisse du sens physique vers l'expérience psychique d'un ressenti dont la vivacité et l'intensité réverbèrent, idéalement, sur lui-même. L'idée de cibler ainsi, sous le signe de l'urgence jouissive, une femme inexpérimentée (qui vient de rejeter une foule

33 Voir les *Notes et variantes du IV^e volume*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., p. 327.

34 *Loc. cit.*

35 Sur ce mythème platonicien et ses réécritures à l'aube du Moyen Âge latin, notamment chez Boèce, *La Consolation de Philosophie*, Livre IV, voir Paul-Augustin Deproost, « Les Ailes de l'âme, un avatar philosophique du vol d'Icare dans un poème de Boèce (Boeth., Cons. IV metr. 1) », *Transports : mélanges offerts à Joël Thomas*, (Collection Études), éd. Mireille Courrént et al., Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2012, <https://doi.org/10.4000/books.pupvd.10308>. Le chercheur y voit « une réplique heureuse au vol avorté d'Icare dans les versions ovidiennes de la légende », § 2.

36 Daniel Goleman, *L'Intelligence émotionnelle. Comment transformer ses émotions en intelligence*, tome I, *op. cit.*, p. 121-122.

d'hommes) est un vrai pari, sinon un acte de bravoure. Il court, avec optimisme, le risque d'affronter une cascade d'émotions négatives.

La tradition commune du fabliau recoud ici le fil narratif avec plus de vitesse que de tendresse ; les deux autres manuscrits déchirent les ailes (*eles*) au prélude et passent à des manœuvres plus conséquentes. L'alibi étant pris sans réserve – puisque la femme veut bien *croire* que le vol se prépare dans une chambre, entre terriens – le lit devient aussitôt l'arène d'un agencement-affrontement érotique.

Pour le lecteur de nos jours, l'assentiment de la pucelle ne correspond pas à ce *oui* qui ferait la différence entre amour et viol ; d'autant plus que la belle semble enfantine dans son approche, aussi bien qu'infantile. L'initiation risque donc d'être interprétée – dans l'optique moderne – en tant que séduction d'une mineure, débutant sous les auspices d'un attentat à sa pudeur.

L'inégalité des rapports est donnée non seulement par le fait que l'homme est plus expérimenté que la femme ; elle correspond également à ce renforcement d'autorité donné par l'idéologie dominante sur la légitimité de deux formes de désir. Ainsi, il semble tout à fait recommandable qu'un homme (tonsuré) désire une belle jouvencelle, demandée en mariage par des hommes de toute classe ; en revanche, il est déconseillé à une jeune fille de désirer un mode de locomotion réservé aux oiseaux – ou le mode idéatique qui lui correspond, sur le plan platonicien ou chrétien.

Faire plaisir à l'autre – en répondant, d'une façon ou autre, à ses propres attentes hédoniques – apparaît, de même, comme une visée plus valorisante que de s'offrir un plaisir à soi-même, sans aucun profit socialement partageable. L'homme a Nature de son côté, alors que la femme tend à emprunter une voie que le narrateur qualifie comme étant « contre nature »³⁷.

Une véritable joute s'engage : est-ce Nature ou Contre-Nature qui l'emportera ? Le spectacle promet d'être émotionnellement électrisant, réservé d'ailleurs à un public voyeur, qui a le privilège de franchir le seuil de cette chambre fermée.

Les champions des deux nobles causes – fécondité corporelle et sublimation spirituelle – semblent d'abord s'entendre sur l'essentiel et collaborer de près dans la gestion du territoire, à tel point que l'on pourrait se demander, à ce moment du récit, qui tient vraiment la clé de la chambre et de l'accès privilégié à l'intimité. Le partage des biens et des buts est signalé par deux verbes au pluriel, placés stratégiquement à la rime : « Atant en une chambre *entrent*, / Et l'uis seur eus mout bien *fremèrent* »³⁸.

³⁷ *De la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., v. 94, p. 211.

³⁸ *Ibid.*, v. 31-32, p. 209.

Seulement, le suspense est vite suspendu : la pucelle n'oppose aucune résistance au maniement tout physique de son hôte, elle se laisse aussitôt réduire au statut d'objet par « li clers » qui « en .I. lit *la* coucha, / Plus de .XXX. foiz *la* baisa »³⁹. S'il n'y a pas de violation territoriale, il y a tout de même une forme de violence qui consiste à mettre l'autre à l'horizontale / diagonale et à lui infliger des cours d'aéronautique, en faisant valoir son statut d'initiateur en architectonique aviaire.

Or, traiter une enfant en appareil de vol conduit *de facto* au viol. « Se volez voler »⁴⁰, dit l'homme, il faut croire ceci. Un *credo*⁴¹ est exigé, et il aboutit à un pacte de confiance unilatéral : « Je creant bien cestes parole », répond la pucelle, « et si le croi »⁴². Mais cette adhésion pressée ne suppose pas d'engagement lucide, car ce sont des arguments traîtreusement esthétiques qui jouent, aux dépens d'une collaboration rationnellement fondée : « Se vos comandez encor hui, / Vos quit je fere *plus biau* bec / Et *mieus assis* que nule espec » ; « *Plus bele* queue vos ferai / Que nus paons »⁴³. La demoiselle, déjà belle, désire donc non seulement un nouveau champ d'expérience (*lasus*), mais aussi une beauté autre, phallique (comme le suggère l'*espec* / épieu), lourdement animale (comme le suppose le profil du paon, évoqué aussi). Le lecteur se prépare à assister à une scène de greffe cosmétique : le vol tourne à la fixation de compléments de beauté.

Pour que l'opération soit crédible, cependant, l'excès est présenté comme une forme de nécessité, et les trente « baisers » sont ramenés à une procédure standard, censée exorciser les craintes d'un contact viril et pressant. « Fet on donc bec en tel maniere ? / Oïl »⁴⁴. Ainsi, la jeune femme apprend que le bec ne pousse pas immédiatement, mais exige des efforts patients et itératifs – *on fait* – efficaces seulement dans la mesure où ils semblent superflus. La *maniere* transforme la manipulation d'un corps sur un lit en un vecteur émotionnel poussant l'élève vers le maître par la foi d'apprendre. Il faut subir des attentions focalisées sur des organes précis afin de voir ces organes s'accorder à la musique des hauteurs, enseigne l'homme.

³⁹ *Ibid.*, v. 33-34, p. 209. L'édition Noomen-Boogaard suit de près cette version, qui est commune aux deux manuscrits de base.

⁴⁰ *De la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., v. 18, p. 208.

⁴¹ Ce *credo* n'est pas représenté dans l'édition Noomen-Boogaard, où le verbe *croire* est remplacé par *otroier*. L'entente est scellée dans les deux cas, mais dans la version du manuscrit de Berne, elle n'est plus une question d'adhésion croyante et de persuasion aboutie. Nous suivons, sur ce point encore, le texte de l'édition Montaiglon-Raynaud (et le manuscrit français 1593 de la Bibliothèque Nationale).

⁴² *De la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., v. 22-23, p. 209.

⁴³ *Ibid.*, v. 26-30, p. 209.

⁴⁴ *Ibid.*, v. 37-38, p. 209.

Subir, c'est espérer ; souffrir une invasion, c'est pressentir une évasion. De l'étroit au large il n'y a qu'un pas ; et ce pas s'accomplit en position verticalement connotée, sinon ascendante.

Pour commencer, l'agissement masculin vise l'apaisement et se borne à ce *oïl* monosyllabique. Son succès (ou *bonheur*, s'agissant d'un acte de langage) dépend, justement, du laconisme et de l'assurance qui le sous-tendent.

Il est virilement crédible de *faire* le bec ou la queue plutôt que de *parler* (ou rêver), après le premier moment d'excès enseigné. Et il est féminin de s'inquiéter, de temps en temps, et de relancer, pour vaincre la crainte, l'entretien confirmatif. L'ethos appuyant la faculté humaine de *convoler* est codifié de façon genrée. Qui plus est, le *oui* jadis opiniâtrement refusé par la pucelle devient un vocable mâle, comme l'accès à la sécurité cognitive.

Pacte et acte : le vol

Sans entrer dans les détails techniques, le chirurgien commence donc son implantation de greffe autoritairement, explicitement, comme s'il faisait un sort (ou un avenir) à l'*engin* prévu pour le vol : « tornez vos par derrière, / Car la queue vos en *ferai*. »⁴⁵. Tout s'enchaîne didactiquement. Le narrateur ne prend en compte ni la question de l'érection, ni celle de la préparation émotionnelle de l'homme, comme s'il était naturel pour un initiateur au *vol* de s'exciter promptement, quel que soit le degré de disponibilité de son initiée.

Quant à la demoiselle, elle exprime son consentement au futur, avec une application digne d'Héloïse : « je ferai / Tot ce que vos m'enseignerez »⁴⁶. L'échange a la vertu d'uniformiser en quelque sorte les idiomes féminin et masculin, en les ramenant au dénominateur commun du *faire*. Chacun s'engage à suivre l'autre : le clerc, le commandement de la pucelle, la pucelle, l'enseignement du clerc. La possibilité du viol est à ce point – formellement du moins – évincée par ces accordailles bien articulées, encore qu'elles se projettent dans un avenir indéfini.

Qui plus est, la jeune apprentie défie son maître, lui rappelant qu'elle attend de sa part une réussite totale, et immédiate : « Mès gardez que vos ne foulliez »⁴⁷. Dès qu'elle « se met a recoillons »⁴⁸ ou « a est(o)upons »⁴⁹, son

⁴⁵ *Ibid.*, v. 38-39, p. 209. Tous les manuscrits sont d'accord sur la nécessité de cette position.

⁴⁶ *Ibid.*, v. 40-41, p. 209.

⁴⁷ *Ibid.*, v. 42, p. 209.

⁴⁸ *Ibid.*, v. 43, p. 209.

⁴⁹ C'est ainsi qu'on décrit le positionnement de la demoiselle dans l'édition Noomen-Boogaard, qui est, sur ce point, fidèle à deux des trois manuscrits ; voir *Nouveau Recueil complet des fabliaux*, éd. par Willem Noomen et Nico van den Boogaard, tome VI, éd. cit., v. 47, p. 169. L'expression « a est(o)upons » traduit tout simplement l'accroupissement, sans connotation paillardes adaptée à la circonstance ; voir Frédéric Godefroy, *Dictionnaire de*

courage devant l'inconnu côtoie l'insolence. Impudique par esprit d'urgence, ambitieuse et ciblée, elle adopte un ton impératif, avant même que l'opération (trans-)sexuelle ne commence. Elle veut une queue qui tienne, une base d'extase tout à elle, pour son envolée d'oiseau, et elle ne s'étonne pas le moins du monde que l'homme possède cette graine du vol, malgré son apparence plutôt anthropique.

L'évidence est là : il y a disjonction entre le dire et l'avoir (propre au faire) ; cependant, il est impossible d'établir si l'héroïne voit ou non l'attribut distinctif de l'être-oiseau, si elle désire la greffe ornithologique ou humaine, à la seule condition qu'elle soit virile. Il est clair que son rejet répété des prétendants ne la dispose pas, en principe, à accueillir l'altérité mâle en tant que telle.

Une chose est sûre : du côté de l'homme, faillir, c'est rompre le pacte aérospatial, et tromper la confiance transportée de la jeune aspirante. Lorsque l'homme « li embat jusqu'as coillons / Le vit ou con sanz contredit »⁵⁰, l'opération est apparemment dépourvue de toute émotion parasite, comme si les corps s'étaient réifiés. Le narrateur souligne d'emblée le succès de la jonction mécanique, pour exorciser deux angoisses latentes : l'impuissance (*li embat jusqu'as coillons / Le vit*) et le viol (*ou con sanz contredit*). Selon ses normes de virilité, l'homme est donc « à la hauteur » (ou à la profondeur).

Et la femme ?

On ne saurait trop le dire : en termes médiévaux, bientôt proférés par le narrateur de chaque version, elle peut être considérée comme la victime d'un serment en blanc, puisqu'elle ne sait pas, en principe, à quoi elle s'engage. Or, le serment en blanc n'est pas uniquement un motif fictionnel⁵¹ : il est mentionné, par exemple, sous forme de « don mutuel », dans les coutumes de Paris, « art. 226 1) que la grâce soit égale autant à l'un qu'à l'autre 2) qu'elle soit faite les deux étant en bon propos et santé 3) qu'elle ne soit faite par induction, menace, par force »⁵². Dans le fabliau de la demoiselle voleuse, le conteur semble aussi projeter une image où la naïveté

l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle, tome III, Vaduz, Kraus Reprint, 1965 [1884], p. 630.

⁵⁰ *De la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., v. 44-45, p. 209. En traduction, « il lui enfonce jusqu'aux couilles le vit dans le con », voir Jacques Lemaire, *Auteurs français du Moyen Âge. Les fabliaux français du Moyen Âge. Thèmes et textes (traduits)*, cours, Bruxelles, Presses Universitaires de Bruxelles, 2005, p. 23.

⁵¹ Sur les variétés du pacte engageant la loyauté (vassalique), tel qu'il est formulé et reconstitué dans un récit historiographique, voir Jeff Rider, *God's scribe : the Historiographical Art of Galbert of Bruges*, Washington, D.C., The Catholic University of America Press, 2001, chap. « The Art of History », ici p. 91 sq.

⁵² Gérard D. Guyon, « Essai de lecture juridique du roman médiéval. Le champion du droit chez Chrétien de Troyes », *Revue d'histoire des facultés de droit et de la culture juridique, du monde des juristes et du livre juridique*, 18, 1999, p. 251-283, ici p. 262, n. 32.

et la bonne foi conduisent à une surprise qui risque d'être désagréable. Mais... l'est-elle vraiment, dans la réalité de l'expérience ?

Tout ce que l'on peut noter, au moment de l'implantation de la queue, est que la demoiselle surmonte, par le verbe, sa condition d'objet malmené. Probablement surprise, au moins par la « manière » sinon par la raison d'être de l'interaction, elle s'abstient de se prononcer sur la valence de son vécu émotionnel, qu'elle donne uniquement à entendre par sa contribution à la réussite de l'opération – *Ele se met a recoillons / est(o)upons* – et par le défi lancé à son interlocuteur-percuteur. Mine de rien, elle fournit assez d'indices pour permettre une hypothèse sur son état d'âme.

Parler lors de la première interaction érotique est, au fond, un signe en soi. Surtout quand on parle pour ne rien (contre)dire, histoire de remplacer un acte de communion par un acte de communication. En effet, la demoiselle de l'histoire se livre à une forme de redondance : même si elle sait depuis le tout dernier dialogue que l'opération vise à « faire la queue »⁵³, elle interpelle son architecte corporel sous le prétexte d'une demande (confirmative) d'information⁵⁴ qui va précisément dans ce sens. Sa logique ne suit guère un cours cognitif, mais plutôt celui d'un « acte émotif » : un énoncé (verbal ou autre) visant à changer l'état émotionnel des participants à la communication, émetteur(s) et récepteur(s). Il se trouve qu'une telle expression, par analogie avec l'acte de langage, peut avoir, selon William M. Reddy, « 1) une apparence descriptive, 2) une intention relationnelle 3) des effets comportant l'exploration et le changement du moi »⁵⁵. Ce sont les théoriciens du groupe de recherche EMMA (Emotions au Moyen Âge) qui proposent « l'émotif » comme équivalent nominal traduisant « the emotive (act) » de l'historien américain, en spécifiant que la « réalité affective » désignée par ce geste (non)verbal se transforme elle-même au fil du processus, en réalisant ou déréalisant ses possibles.

Dans le cas de la conversation initiée par la pucelle – en plein dépuçelage – l'enjeu est de créer un lien affectif autour de la coopération

⁵³ Dans les deux éditions consultées, la demoiselle a appris cette stratégie depuis cinq vers déjà et elle y a même consenti. Il est donc hors de question, selon une logique strictement narrative, qu'elle pose la question pour se renseigner sur la procédure.

⁵⁴ La typologie humaine des fabliaux n'exclut pas la possibilité d'une « naïveté feinte » ; la technique fait fortune dans les *Cent Nouvelles nouvelles* ; sur le « lexique de la duplicité » dans cet avatar du *conte à rire*, voir Alexandra Velissariou, *Aspects dramatiques et écriture de l'oralité dans les Cent Nouvelles nouvelles*, Paris, Honoré Champion, 2012, p. 208 et 469.

⁵⁵ William M. Reddy, *The Navigation of Feeling : a Framework for the History of Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 102-105 (notre traduction). Voir aussi, pour une (première !) présentation francophone du concept, Damien Boquet et Piroška Nagy, « Une Histoire des émotions incarnées », *Médiévales*, 61, 2011, p. 5-24, ici p. 13-14.

anatomique, en l'étayant sur l'entente lexicale. Dans la nouvelle langue qui se crée, substantielle et poreuse, tout est à renommer : « ice que est ? »⁵⁶.

Afin d'éclairer le contact initiatique et de traduire l'émotion de la surprise par une ostension accompagnée d'une requête d'attention⁵⁷, la femme assume une présence intelligente plutôt que coulante. Pour elle, la « zone » est loin, et la compression demandée suscite avant tout la cognition alimentée, encore et encore, d'idées.

L'abc sexuel se fige petit à petit par l'échange d'énoncés métaphoriques, et l'homme ne tarde à rendre à l'élève l'écho de sa métaphore : « Il dit que la queue li met »⁵⁸. L'algorithme de l'entente met le public sur une autre piste, qui relève de la fonction phatique du langage ; au moment où elle éprouve une nouvelle sensation, la demoiselle entend en accuser (la) bonne réception. Expliciter au fur et à mesure du dialogue des corps, c'est co-gérer, émotionnellement, cette interaction sensible, et en réinvestir – de concert ! – la dimension téléologique.

La suite est à peine une surprise pour le lecteur : la petite question sur « ice que est » débouche sur un émotif censé légitimer l'extase dédalique, en infusant la coloration positive du vol à cet acte tout aussi innovant qu'enthousiasmant (par association ou par sensation). Naît alors un désir sans peur et limite, fusant d'un corps nouveau, à la fois réceptacle et racine, matière et envol. Ou au moins l'expression d'un tel désir, excessive dans sa foi : « or exploitez ; / Boutez *parfond*, si atachiez / si fermement qu'ele ne chie [...] / Je cuit que bien voler porrai »⁵⁹. Croire pouvoir, dans ce contexte intersubjectif, c'est pouvoir.

La seule crainte qui hante l'esprit de la demoiselle concerne toujours la dimension corporelle, mais d'une façon qui n'a rien à voir avec l'impact brisant de la défloration : le grand mal serait, dans sa fable à elle, de voir la queue choir et le vol faillir. Autant dire, la conjonction s'anéantir.

Les émotions que le lecteur est invité (ironiquement !) à attribuer à la « damoisele » – angoisse, doute, espoir, désir de solidarité, de réussite et de dépassement – investissent une verticalité qui devient vertigineusement ouverte. Lors du bouleversement provoqué par le premier contact sexuel, la

⁵⁶ *De la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIIIe et XIVe siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., v. 47, p. 209.

⁵⁷ Sur le rôle de la question dans la structuration narrative du fabliau, voir Brent A. Pitts, « Truth-Seeking Discourse in the Old French Fabliaux », *Medievalia et Humanistica*, 15, 1987, p. 95-117, ici p. 98 : « *The narrative advances and the anatomical explorations continue, but only insofar as the questions receive coded answers* ».

⁵⁸ *De la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIIIe et XIVe siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., v. 48, p. 209.

⁵⁹ *Ibid.*, v. 49-50, p. 209, notre italique.

fascination de la hauteur – « voler [...] par mi l'air *lasus* »⁶⁰ – se mue donc en une recherche explicite et impérative de la profondeur : *Boutez parfond*.

L'idiome paradoxal qui naît de cette implantation de la queue / de la semence du vol conjugue les contraires. Atteindre le bas devient une condition *sine qua non* de l'élancement vers le haut, comme si le cosmos était désormais un tremplin du corps humain, une véritable – et humanisée – zone de confort. Certes, il s'agit d'une vision de fabliau, à prendre avec un grain de sel. Mais la *coincidentia oppositorum* est bien là, flagrante, au cœur de l'expérience initiatique née au carrefour d'une douleur, d'une bravade du dolorisme, de l'attente peut-être déjà confirmée d'un plaisir.

Pour le lecteur du XXI^e siècle, cette géométrie émotionnelle ne saurait exorciser la perpendiculaire brutale des sévices les plus vicieux, surtout à partir du moment où le narrateur ajoute quelques détails qui secouent l'image d'une entente à visée jouissive. Une fausse note suffit pour introduire la possibilité d'un court-circuit violeur. « Et li clers boute jusqu'en l'angle, / Ne li chaut gueres de sa jangle. »⁶¹. *Bouter* est une chose (voulue par la demoiselle), et réduire l'autre au silence (involontaire !) en est une autre, réifiante.

On sous-entend qu'il y a, pour le moins, un grave désaccord quant au canal de communication, un manque de dénominateur commun : elle verbalise son vécu cognitif, lui entend venir à bout de cette virginité qui s'acharne sur ses charnières. La persistance à causer – puisque la « jangle » implique le « bavardage, caquet, babil, criailerie, hâblerie »⁶² – suggère l'accrochement au versant connu et maîtrisable de l'interaction, la présence d'une crainte à bannir par la parole, le besoin de meubler de mots l'espace de ce dos-à-face fragilisant.

Par ailleurs, nous sommes dans un contexte d'émotivité animale, et la position *a tergo* semble avoir un effet de plus en plus déshumanisant, puisque l'homme ne tient plus compte, en l'occurrence, de l'appel de sa partenaire à la communication humaine. Il semble retenir de cet appel uniquement l'amorce d'une métamorphose en bête – et traite la femme illico en oiseau, lui appliquant des manœuvres sexuelles dépourvues de tout sentiment, de toute empathie : *ne li chaut*. Au fond, le lecteur est invité à assister à une rupture de la communication affective, voire à une dégringolade dans la bestialité. *Bouter* revient à exister, par étagement, à contre-humanité.

⁶⁰ Voir plus haut, *ibid.*, v. 10-11, p. 208 ; notre italique.

⁶¹ *Ibid.*, v. 55-56, p. 210.

⁶² Sur la « jangle », voir Frédéric Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XVI^e siècle*, tome IV, Vaduz, Kraus Reprint, 1965 [1885], p. 632. Ces acceptions y sont suivies du sens de « divertissement », qui constitue une seconde entrée.

Dès lors, le lecteur – ou la lectrice, si présente dans l'auditoire des fabliaux⁶³ – est invité(e) à railler la tentative verbale de la demoiselle, à y voir, comme l'homme de la fable, de la pure « jangle ». La péjoration rime avec la dérision, la minimisation de la locution avec la déconsidération.

Certes, l'héroïne ne saurait dire des choses particulièrement sagaces ou savantes en cette circonstance, mais un simple refus pourrait commander l'entendement. Le refus n'est pas de la *jangle* ou du brouillage, il devrait être pris au sérieux, puisque c'est l'acte de communication qui fait la différence, en termes canoniques médiévaux, entre la fornication et le viol. Or, la demoiselle peut être consentante au début, et se raviser dès qu'elle éprouve les conséquences de son consentement ; mais tout changement d'avis est condamnable dans ce contexte où seul l'impératif de *bouter* reçoit, narrativement, une attention suivie.

Initier, en cette phase de non-retour, c'est réduire au mutisme et à l'animalité, soumettre à ses pulsions, bannir l'émotion et son langage par l'éloquence superbe et ciblée du corps qui « frappe, heurte, renverse, presse, pousse » (pour déployer les signifiés du verbe « bouter ») l'autre corps, passivisé.

L'homme « fet son talent »⁶⁴ de la femme-oiseau, un point c'est tout. Et ce *talent* – désir – implique le *nonchaloir* quant au *talent* (surtout locutoire) de l'autre. Le meneur du jeu est à la fois emporté par le flot d'une émotion de liaison et par l'éboulement d'une insouciance qui dénoue.

Une question se pose : selon les autorités civiles ou ecclésiastiques censées commander la perspective au tournant du XIV^e siècle, le jeu est-il, à proprement parler, un viol ? Nous sommes dans un monde fictionnel où une femme s'enferme de bon gré avec un homme et s'adonne non seulement à une expérience scientifique, mais aussi – plus pertinemment pour notre propos – à la la « hognerie »⁶⁵. Grommeler, vociférer, était-ce suffisant pour établir l'existence du délit de *stuprum* ou *raptus* ? D'après Dietmar Rieger, « la preuve n'était en général pas seulement fournie par les cris de la femme, sa résistance physique, la plainte déposée dans les délais fixés, les *pièces à conviction* telles que vêtements déchirés ou cheveux décoiffés, mais il fallait avoir des témoins (pour les cris par exemple) dont la déposition, cependant,

⁶³ Voir Lisa Perfetti, *Women and Laughter in Medieval Comic Literature*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2003, notamment “Who’s Laughing and Why? The Medieval Audience”, p. 22-28.

⁶⁴ *De la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIIIe et XIVe siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., v. 57, p. 210.

⁶⁵ Voir le complément de « Notes et variantes », dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIIIe et XIVe siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., concernant le vers 55, p. 328. On y précise que le manuscrit Paris, Bibliothèque Nationale, fr. 25545 remplace les vers 55 et 56 par quatre autres, où le narrateur précise : « li clers entent à son affaire / Et pense de sa coe faire ; / Ne li chaut gueres c'ele hoingne ; / Mout bien entant à sa besoingne ».

pouvait être compensée par des témoins de moralité en faveur du coupable. »⁶⁶

Or, notre demoiselle n'a pas de « pièces à conviction ». Elle a simplement exprimé un accord, ensuite un désaccord devant l'homme, derrière une porte, sans témoins.

Quels risques un violeur courait-il aux yeux de la loi ? La mort, répondent les historiens⁶⁷, surtout en cas d'inégalité statutaire jouant en faveur de la victime. Mais pas forcément : des « peines de remplacement » pouvaient concurrencer la peine capitale : la mutilation, la castration, des amendes. Tout dépendait du for de jugement auquel le cas était présenté, puisque « bien des délinquants cherchaient de préférence refuge dans le domaine dépendant de la juridiction ecclésiastique – dans le cas où ils n'y étaient pas soumis d'office en leur qualité d'hommes d'Église – car les peines encourues (excommunication, pénitence publique, prison, fouettement, amende etc.) étaient de loin plus légères que celles de la juridiction séculière, bien que le *stuprum* ou le *raptus* fussent considérés également comme *enormis delictum* dans le droit canon. D'après le droit canon (par opposition à certains droits coutumiers), l'état de fait du viol n'était d'ailleurs donné qu'avec coït accompli – tout du moins aux yeux de certains commentateurs. »⁶⁸

Le fabliau présente un cas de coït accompli, mais où les protagonistes commencent et finissent par s'accorder l'un à l'autre, malgré le malentendu qui éclate au beau milieu de l'acte. La situation, aggravée par le fait que la femme est vierge (sachant que les dames mariées pouvaient aussi porter plainte) et qu'elle est pratiquement abusée sur le type et la visée de l'interaction, devient néanmoins ambiguë lorsque le narrateur la redéfinit dans ces termes plus que pacifiques : « [Quant de li ot fet son talent], / Lez li s'asist *cortoisement*, / Et la damoisele lez lui »⁶⁹. Il faut néanmoins préciser que le manuscrit français 1593 de la Bibliothèque Nationale est le seul à introduire cette idée de galanterie post-ludique : les deux autres remplacent l'adverbe « *cortoisement* » par « *tost* » ou « *de maintenant* »⁷⁰.

⁶⁶ Dietmar Rieger, « Le motif du viol dans la littérature de la France médiévale entre norme courtoise et réalité courtoise », *Cahiers de civilisation médiévale*, 123, 1988, p. 241-267, ici p. 246.

⁶⁷ Non sans nuances circonstanciellement étayées. Voir Claude Gauvard, *Condamner à mort au Moyen Âge. Pratiques de la peine capitale en France XIII^e-XV^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France / Humensis, 2018, surtout les délimitations des chap. « Les Pièges de la littérature », « Des Emprunts à la monarchie pontificale et impériale » ou « Le Temps vivant de la grâce ».

⁶⁸ Dietmar Rieger, « Le motif du viol dans la littérature de la France médiévale entre norme courtoise et réalité courtoise », art. cit., p. 246.

⁶⁹ *De la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., v. 58, p. 210.

⁷⁰ Voir *Notes et variantes*, *ibid.*, p. 328.

En revanche, dans l'édition Montaiglon-Raynaud, ce paradoxal éclairage courtois⁷¹ fait en sorte que la poursuite du plaisir égoïste, la nonchalance quant à l'expérience de l'autre, la violence du *bouter* versus le ronron rassurant de la *jangle*, se fondent finalement dans un vécu symétrique, orchestré, voire respectueux.

Pour le conteur / rédacteur, le cas est net : il n'y a aucun viol, puisque personne ne se plaint ni ne porte plainte. Au contraire, la demoiselle, qui vient d'apprendre comment on *met la queue* pour voler, exige la reprise immédiate de l'opération. La nouvelle question qui émerge bifurque encore sous le signe d'une disjonction : serait-elle tombée amoureuse de son prédateur ? Aurait-elle au contraire joué la comédie aérienne pour attirer un Dédale sur mesure ?

Tout est à réinterpréter.

D'amour et d'intelligence : un couple ailé

Dans deux des trois manuscrits du fabliau, le mariage du clerc et de la pucelle « qui voloit » est recommandé, quasiment réalisé. Si cette issue reste un palliatif incontestable, c'est qu'elle est de nature à réconcilier trompeur et trompée, en redéfinissant l'abus sexuel sous les auspices du lien conjugal.

Seule l'édition Montaiglon-Raynaud poursuit cet idéal en légitimant la leçon – unique et généreuse – du manuscrit français 1593 de la Bibliothèque Nationale. Une fois n'est pas coutume ; cependant, rien n'empêche le lecteur d'embrasser cette variante, dont l'atmosphère maritale est autorisée aussi par le manuscrit français 25545 de la Bibliothèque Nationale. Par ailleurs, les éditeurs Willem Noomen et Nico van den Boogaard reconnaissent que les trois manuscrits sont également (in)fidèles à leur source : « Les trois manuscrits dans lesquels a été conservé le fabliau de la *Pucele qui voloit voler* offrent globalement le même récit, bien qu'ils diffèrent sur des points de détail parfois assez importants. [...] La différence est due en bonne partie à l'épilogue qui, dans I [manuscrit français 25545 de la Bibliothèque Nationale], compte 26 vers, contre 7 vers dans B [manuscrit 354 de la Burgerbibliothek de Berne] et 9 dans E [manuscrit français 1593 de la Bibliothèque Nationale]. [...] Chacun [des témoins] porte des traces d'altération et les nombreuses divergences font supposer une tradition assez complexe »⁷².

⁷¹ L'édition critique réalisée par Willem Noomen et Nico van den Boogaard privilégie l'adverbe « demaintenant », voir *Nouveau Recueil complet des fabliaux*, tome VI, éd. cit., v. 62, p. 169.

⁷² *Nouveau Recueil complet des fabliaux*, éd. par Willem Noomen et Nico van den Boogaard, tome VI, éd. cit., p. 157.

Il convient de rappeler que dans bon nombre de cas, vers la fin du Moyen Âge, les mariages pouvaient faire suite à des viols « réparés » ; la situation semble même se généraliser en Angleterre⁷³. Certes, rien n'indique un tel tournant religieux – « réprouvé par le droit romain mais [...] ancré dans le droit canon depuis Gratien »⁷⁴ – dans le monde fictionnel du fabliau. Mais nous assistons ici à un cas typique de réparation de l'offense sexuelle, qui se donne à lire comme le début d'une belle histoire de plaisir et d'enfantement – autant dire, de « famille » ...

Pour recadrer *cortoisement* l'implantation d'une queue contre laquelle il y a eu à redire, voire à *jangler*, le narrateur souligne la disponibilité de la jeune héroïne à réguler son ressenti sur les normes émotionnelles en vigueur : une femme doit être modeste, accommodante, prête à censurer ses émotions de puissance (colère, fierté)⁷⁵, et à saluer l'idée de mariage dès qu'elle se traduit en une demande explicite. Telle est sa fonction, telle son émotionologie : aussi le conteur prépare-t-il le terrain à la récupération sociale de la belle rebelle.

Lorsqu'elle a expérimenté la greffe du bec et de la queue, la jeune femme continue à filer la métaphore, tout en déchirant les ailes du pacte initial. Au fond, le lecteur assiste à un détournement inavoué vers l'hédonisme de Nature. Au fur et à mesure que les zones érogènes se délimitent, une jubilation se prépare, phallogocentrique : l'être-femme ne saurait plus se satisfaire d'un rêve qui exclut l'homme. D'ailleurs, dirait le lecteur moderne, soucieux de souligner la symétrie, le tandem homo-social (masculin, dans le mythe !) est voué à l'échec avec Dédale et Icare. Il faut plutôt un couple hétérosexuel, de type Ariane-Thésée, pour s'en sortir.

Le fabliau parle, à sa façon, d'un sauvetage *in extremis*, du décroisement de l'égo, de la reconnaissance d'une insuffisance de nature, à combler. Dans l'optique du conteur, dompter une fille ensauvagée par ses visions est une façon d'assurer le retour à l'ordre humain, où la complétude se définit en termes intersexuels. La cellule élémentaire est la dyade : pour naturaliser cette vision, le rire, surtout moqueur, sert de régulateur.

La pucelle fait semblant de tout ignorer, pour tout réapprendre. Selon les apparences, elle ne rejette pas les efforts de son dompteur ; la régulation vient chez elle du dedans, par une prise de conscience du potentiel voluptueux de l'interaction avec l'homme. Seulement, elle n'arrive ou n'aspire pas à reconnaître ce nouvel état. Son unique règle d'expression reste attachée à l'idéal du vol, tandis que le décalage entre l'émotion érotique et l'ambition aéronautique va grandissant : « Dans clers, dit ele, ce n'iert hui /

⁷³ Rieger Dietmar, art. cit., p. 244.

⁷⁴ *Loc. cit.*

⁷⁵ Voir Silvia Krauth-Gruber, « La régulation des émotions », *Revue électronique de Psychologie Sociale*, 4, 2009, en ligne sur <http://www.psychologiesociale.eu/files/RePS4.Krauth-Gruber.pdf>.

Toute ceste queue parfete ? / Fetes la tost, car mout me hete.»⁷⁶ Sa déclaration de plaisir (« hetier ») recèle une demande d'efficacité qui évince la « jangle ». La femme aurait appris à parler, suggère le *fableor* ! Puisque parler repose sur la capacité à s'accorder à l'homme, à lui témoigner sa gratitude et non à repousser l'expression musclée de son *talent*.

Textuellement, la motivation de la demoiselle reste, malgré la découverte surnoise de la sensualité, sous le signe du même affect et rythme affectif : elle est toujours pressée, toujours tendue vers un but qu'elle entend imposer à l'autre, dans un esprit d'impatience et d'effervescence juvéniles qui ne se dément pas. On croirait entendre dans cette dernière demande d'aide-au-vol – *Quant sera ce ? Dites le moi ; or exploitez !* – l'écho de ses demandes précédentes, comme si rien n'avait changé, essentiellement, dans sa façon d'être. Le sexe serait un moyen désirable d'atteindre, semble-t-il, au même but de singularisation volante. L'expression du désir reste autoritaire, hautaine, voire despotique : au fond, la demoiselle ne devient guère plus attentive à l'existence de l'autre, ni plus curieuse quant à ses motivations à lui. Initiée, elle ne connaît guère la mécanique des organes de vol suffisamment pour savoir qu'un certain tempo doit être observé avant de recommencer l'implantation.

L'initiation semble, dans un sens, faire long feu : la pucelle, une fois dépucelée, n'a pu s'approprier qu'un type de ressenti, plus passif qu'assertif, malgré l'audace de ses rêveries primesautières, que l'autre ne partage point. Solitaire, elle le reste, même quand elle décide de prolonger l'enfermement à deux. Un simple transfert de solitude semble s'opérer entre ces murs de faux apprentissage / enseignement aérien. Ce qui manque le plus (pour voler) est, justement, l'air.

Quant aux autres manques, la demoiselle précise : « Du bec, des eles *ne me chaut* / Je les metrai bien en respit »⁷⁷, comme pour illustrer cette hypocrisie nouvelle – et jubilatoire – en l'imprégnant d'une nuance d'indifférence empruntée à son maître. Même si la situation ne représente pas, telle qu'elle apparaît au narrateur, une urgence de survie, elle induit (ou permet) un miroitement qui relève de la réaction défensive de type « syndrome de Stockholm » ou « fawning response »⁷⁸, où le *nonchaloir* est

⁷⁶ *De la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIIIe et XIVe siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., v. 60-62, p. 210.

⁷⁷ *Ibid.*, 66-67, p. 210.

⁷⁸ Pour une approche juridique de la notion, voir Élodie Noblet, « Le Syndrome de Stockholm et ses conséquences sur le procès pénal », *Revue française de criminologie et de droit pénal*, 16, 1, 2021, p. 79-98, <https://droit.cairn.info>. Pour une conceptualisation alternative, voir R. Bailey, J. Dugard, S. F. Smith, & S. W. Porges, “Appraisal: Replacing Stockholm Syndrome as a Definition of a Survival Strategy”, *European Journal of Psychotraumatology*, 14, 1, 2023, p. 1-7, <https://doi.org/10.1080/2008066.2022.2161038>, où la notion de réponse de soumission (*fawning response*) est aussi discutée en rapport avec la pacification (*appeasement*).

joué avec un servile (ou serviable ?) enjouement. La conquête du ciel ne semble plus aussi prioritaire que la seule, et urgente !, greffe de la queue : en termes psychologiques, on assiste à la fixation génitale de la libido, aussi bien qu'à une forme de « coping » censé rappeler à l'autre qu'elle n'est pas un objet, mais plutôt un sujet qui joue le jeu, qui sait qu'il le sait, et qui aime ce savoir partagé.

Sur le plan langagier, la demoiselle garde un seul moyen, non-verbal, d'arriver *lasus* – probablement le plus évocateur par rapport au spectre émotionnel de l'élévation : libération d'énergies jusque-là réprimées, mais aussi effacement derrière l'homme-oiseau. Le geste prétendument utile se voit converti en une expérience agréable en soi, dont la fonctionnalité s'efface. Lorsque le moyen arrive à remplacer non seulement les autres moyens, mais aussi le but convenu, lorsque le corps en vient à remplacer le mouvement, l'acte est immanence, implosion, jouissance.

Une émotion toujours plus étroitement circonscrite se fait jour : pour subvenir au nouveau besoin d'exploration via la soumission, l'implantation phallique est planifiée, avec un acharnement remarquable – « chacun jor, petit et petit nuit et jor »⁷⁹ – qui relève de la dépendance hédonique la plus ordinaire. Jour après jour, la demoiselle est ramenée au dénominateur commun du sexe procréateur, et perd ses rêves distinctifs, créatifs, pour l'amour d'un rêve éveillé. L'émotivité sexuelle tend à une uniformité profonde, qui suppose de focaliser l'aire génitale pour canaliser un même, et laborieux, vol intérieur.

Si *voler* devient synonyme de *jouir*, une nouvelle hypothèse surgit : la demoiselle pressent que le plaisir doit aboutir à quelque état paroxystique, et entend découvrir en elle-même cet aboutissement, qu'elle continue à appeler, par commodité sinon confusion expérientielle, « voler *lasus* », d'un air tout aussi impératif. L'aventure est assumée comme telle et va désormais à reculons, remplaçant l'évasion par l'invasion.

Quant aux rapports entre l'humaine et son prédateur des airs, ils se révèlent plutôt tendus : le consentement surexcité ne change pas le potentiel conflictuel de cette relation pénible, forcée, claustrée. Seulement, l'amatrice de grands espaces solaires en vient à claustre son fournisseur de traîne, en l'exhortant, badinement ou obligeamment, à honorer le pacte. Leur « faire » se réduit à un échange quotidien d'ordres et d'obéissances (sexuelles) ; une date limite est fixée à ce moule d'interaction : la queue « n'iert faite *devant .I. an* »⁸⁰. Cette durée rappelle la pratique du valentillage, par son caractère de

⁷⁹ L'acharnement est présent dans les autres manuscrits aussi, avec la même notation temporelle – « chacun jor un petit » ; l'édition Montaiglon-Raynaud insiste davantage sur cette régularité de la vie sexuelle ; voir *ibid.*, v. 80-81, p. 210.

⁸⁰ *Ibid.*, v. 74, p. 210.

« contrat à durée limitée » et sa dimension foncièrement érotique⁸¹. L'entente spontanée, enthousiaste, s'accroche à la garantie improvisée de deux invocations dévotes : « Se Deus me sequerre ! »⁸² – dit l'homme ; « par saint Jehan ! »⁸³ – répond la demoiselle.

Frôler le *common ground* du sentiment pieux est une forme de régulation émotionnelle, censée offrir des moules de fiabilité à ce qui pourrait passer pour un commencement de bonne foi mutuelle. La règle canonique (ici implicite) veut qu'un homme s'engage véritablement dans la mesure où il invoque le secours divin. De son côté, la femme miroite ce semblant d'investissement de soi dans la mesure où elle prend un saint comme Jean à témoin, lié au solstice d'été, au feu, à la fol' amor de Tristan⁸⁴. Ces actes de parole remplacent la (double) déclaration de désir (*je te veux pour un an*), et la coulent dans une forme humainement recevable.

Réaffirmer *Deus*, c'est rappeler qu'il y a un modèle génésique de l'homme, et que ce repère n'est pas le corps d'un oiseau. Suggérer que l'homme peut devenir un saint, même estival, revient à « normaliser » (et normer !) l'évolution, lui conférer un sens, bien distinct du vol d'Icare. La sainteté, telle qu'elle est mentionnée par la demoiselle, devient une solution à mi-chemin entre la stagnation terrestre et l'envol le plus éthéré.

D'autre part, l'homme invoque l'aide de Dieu pour une raison suggestivement implicite : il aurait besoin d'un coup de Main (!) pour mener à bien sa greffe de l'année. Demande de bénédiction en vue d'une conception ? Aveu d'épuisement ? Angoisse du ratage ? Il y a, en tout cas, une syncope ; de l'optimisme sans nuage du début à cet appel au secours, le lecteur est invité à mesurer l'écart.

L'ironie, par ailleurs, n'est pas à exclure⁸⁵ : il se peut que la jubilation mâle d'être le responsable *unique* de la grande leçon de biologie

⁸¹ Voir René Nelli, *L'érotique des troubadours. Contribution ethno-sociologique à l'étude des origines sociales du sentiment et de l'idée d'amour*, Toulouse, Privat, tome I, p. 47-66.

⁸² *De la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIIIe et XIVe siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., v. 70, p. 210.

⁸³ *Ibid.*, v. 72, p. 210. L'édition Noomen-Boogaard retient aussi ces références religieuses, présentes également dans son manuscrit de base.

⁸⁴ Il y a un versant narratologique de l'évocation des saints : « *In all the fabliaux [...], invocation of the saints measurably enhances the text, be it through their identity or their placing.* », Anne Cobby, « "Saint Amadour et sainte Afflise": Calling upon the Saints in the Fabliaux », dans *Grant Risee? The Medieval Comic Presence. La présence comique médiévale. : Essays in Memory of Brian J. Levy*, éd. Adrian P. Tudor et Alan Hindley, Turnhout, Brépols, 2006, p. 173-192, ici p. 174.

⁸⁵ Selon Mary Jane Stearns Schenck, *The Fabliaux : Tales of Wit and Deception*, *op. cit.*, p. 106, l'ironie correspond au « mythos » hivernal typique de la séquence principale du fabliau. Selon l'auteure, le fabliau serait un genre fondamentalement ironique, car il ne dépasserait point ce stade : « *The fabliau, of course, goes no further than this myth [of winter or irony] : the hero never arrives and chaos is produced by the forces of disorder breaking down the status quo* ».

méritée (et exigée) par la belle demoiselle se voit modéliser par ce rappel que le *seul autre* puissant est Dieu. Le jeune héros se félicite d'avoir écarté tous ses rivaux pour ne garder que le Seigneur à ses côtés⁸⁶. D'autre part, l'allusion à Dieu ou aux saints peut passer, selon Roy James Percy, pour un catalyseur de l'obscénité dont l'impact (la *shock-value*) est appréciable. Acte de choc ou pacte d'accroc, l'émotif que représente l'énonciation du nom de Dieu et de son saint par deux valentins ne saurait laisser froids les intéressés – bien au contraire.

Sous cette forme ambiguë, la déclaration de disponibilité et de soumission sexuelles formalise le vasselage masculin et ouvre un chemin battu à l'autorité féminine, qui peut se manifester (elle aussi) de façon extérieurement tyrannique : « Jamès de moi ne partirez / Devant que fete ne m'avrez [la queue] »⁸⁷. Le rapport des forces, néanmoins, reste ambivalent : après tout, c'est la pucelle qui représente le grand trophée. Or, elle semble se laisser emporter par le passant (survolant) qu'elle-même a élu, tout en croyant le guider pour atteindre ses buts, ou pour le retenir indéfiniment à son service ; il est difficile de dire qui manipule qui, à ce stade...

Loin de l'attraction des hauteurs, l'homme et la femme s'adonnent dorénavant sans relâche à l'œuvre de Nature, clamant, chacun à sa façon, son accord avec le commandement divin. Comme ils sont célibataires tous les deux, ils n'ont aucune transgression sociale trop grave à se reprocher : le consentement une fois scellé, le viol ne hante plus leur commerce, pas plus que le vol. Au pire, leur statut serait celui de concubins. Selon le script agréé, le clerc fait ce qu'il a promis de faire, au nom de Dieu, tandis que la femme en jouit « chascun jor »⁸⁸, au nom de ce saint (Jean) qui, outre ses connotations tristanniennes, a l'avantage d'être particulièrement aimé au Moyen Âge, grâce à son statut de fils de Marie, élu par la grâce, transformé en un *alter Christus* capable de garder sa pureté et de devenir, sous le signe de l'aigle, l'un des quatre évangélistes⁸⁹. L'association Jésus-Jean mène ce couple, d'une manière retorse et originale – « ad altiora festinans » – à devenir un couple de parents.

⁸⁶ Roy James Percy, « Fabliau Intertextuality, Some Connections between Related Comic Narratives », *Reinardus*, 20, 2008, p. 51-66, ici p. 61.

⁸⁷ *De la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIIIe et XIVe siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., v. 73-74, p. 210. Même limitation de la liberté de mouvement de l'homme dans l'autre édition de référence, voir le *Nouveau Recueil complet des fabliaux*, éd. par Willem Noomen et Nico van den Boogaard, tome VI, éd. cit., v. 77-78, p. 170.

⁸⁸ *Ibid.*, v. 77, p. 210.

⁸⁹ Sur l'image de saint Jean au Moyen Âge, voir, par exemple, Jeffrey F. Hamburger, *St. John the Divine. The Deified Evangelist in Medieval Art and Theology*, Berkeley et Londres, University of California Press Ltd, 2002, surtout les chapitres 2, "Theologus noster : the Deification of John", et 6, "The Body and Blood of Christ : Mary's Adopted Son", p. 43-64 et 165-178.

La pulsion du vol est en effet poussée à sa dernière limite lorsque le corps féminin, « bouté » et « empaint », en vient à s'alourdir de cette grosseur prévisible, sous le signe de « natura naturans » plutôt que d'une force surnaturelle.

En bonne tradition médiévale, on atteint au comble de la régulation émotionnelle menée par le clerc et infligée à la demoiselle, *volens* (et) *nolens* : la meilleure méthode de rappeler à la jeune rêveuse qu'elle est avant tout une femme, soumise aux lois biologiques, promise aux émois de la maternité et non à l'extase stérile d'un survol. Il lui faut procréer en femelle et non errer en Dédale ; peser son poids de toutes ses cellules ; être-là.

Comme pour Marie – la Mère absente qui hante, invisiblement, les mondes de Jésus et de Jean – la seule voie d'accéder au ciel promis aux hommes est d'emprunter la voie de l'amour, et se faire chair.

Voler pour aimer : fin heureuse, fin marieuse

La pucelle aime-t-elle son aigle de passage (et d'apprentissage) ?
Aime-t-elle aimer ?

Si tout état émotionnel est caractérisé par un mélange variable d'affect positif et négatif, comme le soutiennent certains chercheurs⁹⁰, il serait intéressant de voir comment le fabliau de la demoiselle aéronautique joue sur la dualité du ressenti au moment où le vol, le viol, le valentingage versent dans le mariage.

L'année de coopération sexuelle s'accomplit d'une façon paradoxale : au lieu de voler, l'héroïne en vient à accoucher. Comme son repère émotionnel reste, officiellement, le vol, elle semble d'abord éprouver des états explosivement négatifs. Le sentiment d'être trompée s'épanche véhémentement : « Clers, vos m'avez gabée / [...] / Malement m'avez or atainte, / Empiriée sui malement »⁹¹. Verbalement (à exclure l'ironie !), l'expérience est évaluée de façon radicalement négative – *malement malement* ! – au sein du bilan de l'interaction avec le clerc.

D'une part, le ton est reprocheur, hargneux, hostile envers l'interlocuteur ; d'autre part, il n'éclate point dans l'insulte ou l'injure, laissant la voie ouverte à l'entente. Il y aurait un remède à ce « mal », et ce

⁹⁰ Selon le modèle Watson – Tellegan, l'affect positif et l'affect négatif seraient des facteurs unipolaires indépendants. Voir Paula M. Niedenthal, Silvia Krauth-Gruber et François Ric, *Comprendre les émotions. Perspectives cognitives et psycho-sociales*, Wavre, Mardaga, 2008, p. 64-65.

⁹¹ *De la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIIIe et XIVe siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., v. 81 et v. 83-85, p. 211. La demoiselle de l'édition Noomen-Boogaard est tout aussi révoltée ; seulement, elle traite son changement de grossissement, aussi bien que de grossesse, voir *Nouveau Recueil complet des fabliaux*, éd. par Willem Noomen et Nico van den Boogaard, tome VI, éd. cit., v. 87, p. 170.

remède se construit dans l'appel à la compassion (« Empiriée sui »), via la culpabilisation, en vue de trouver une solution à l'amiable.

Un détail détonne : la distance sociale est brusquement recalculée selon les nouveaux rapports affectifs lorsque l'appellatif « Clers » signe le retour à la situation initiale, où l'autre n'était qu'un étranger sans nom, sans attrait, identifiable juste par son profil d'intellectuel. Elle ne semble ni partager ni comprendre les sentiments de cet homme (ou aigle) auquel elle ne saurait trouver ni excuse, ni justification à la hauteur de ses attentes.

Le manuscrit français 25545 de la Bibliothèque Nationale prête à l'héroïne un dynamisme corporel qui rend la chute flagrante, voire déchirante : « Cele à la terre se roilloit / Qui devant haut voler vouloit, / Et se clamme lasse chetive : / Mieux vorroit morir qu'estre vive »⁹². Ici, le ciel « lasus » cède le pas à une attraction suicidaire vers la terre, qui n'est pas sans rappeler le retour à la saint Jean de Tristan. Réduite à une posture asociale comme Yseut lorsqu'elle quitte son trône pour suivre son cœur outre-mer, la pucelle enceinte s'érige en victime de ses propres sentiments, révélant à quel point elle avait alimenté son lien d'attentes, d'espoir, d'idéaux plus ou moins platoniques (et platoniciens).

Dans la foulée de la même émotion richement négative, le manuscrit de Berne étend la tromperie à l'ensemble des comportements du clerc : « Bien savez engigner la gent »⁹³. Pour une fois, la lucidité ne prend pas d'accents désespérés ; elle se contente de renforcer les accusations, en créant un climat verdictif ouvertement conflictuel, agrémenté de sombres félicitations pour l'abus, qui aplanit la voie au dénouement sec, moralisateur, non-conjugal.

Avec le texte de l'édition Montaiglon-Raynaud et le manuscrit 1593 de la Bibliothèque Nationale, en revanche, l'interaction initiatique se redéfinit de façon plus spectaculaire : « Pris ai mauvès amendement. / Comment porroie je voler ? / A paine puis je mès aller. »⁹⁴. Si l'acte didactique est raté, c'est à cause de l'incompétence de *l'amendeor* (réparateur, correcteur), sensible dans le résultat immédiat de son travail. Ce qui surprend dans cette version est justement le sous-texte du nom « amendement », qui suggère que la demoiselle s'était trouvée défectueuse, incomplète, cassée avant l'application de la queue...

Dans les trois versions, juger son maître d'école conduit la demoiselle à dépasser sa condition d'écolière, provisoirement (et autoritairement) revêtue. Dès le constat de la grossesse, le pacte est rompu, la confiance dans le savoir de l'autre est retirée, au profit d'une émancipation

⁹² Notes et variantes au fabliau *De la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIIIe et XIVe siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., p. 329.

⁹³ *Ibid.*, p. 330.

⁹⁴ *De la pucelle qui voloit voler*, *ibid.*, v. 86-88, p. 211.

cognitive proclamée haut et fort : « Je sai bien que je sui ençainte »⁹⁵. Dans cette déclaration cassante, qui rompt avec la métaphore si longuement filée, il n'est pas banal de lire « je sai bien que je sui » : un moi prend voix par la perception méta-émotionnelle d'un (double) corps.

Le manuscrit français 25545 de la Bibliothèque Nationale insiste sur les émotions de la grossesse, oppressantes dans leur incarnation ; tout semble la condamner à l'impuissance, à la lourdeur, à l'immobilité : « Ne me puis ceindre ou lever »⁹⁶, avoue-t-elle vaincue. Cet abattement s'accompagne cependant d'une évolution spirituelle, fléchée par le sens le plus intime de l'initiation. De nouveau souveraine dans ses vues, la demoiselle peut dénoncer la violation de l'accord initial. Elle a cru au clerc, et elle n'y croit plus.

Une question émerge, souriante malgré tout, de ce discours ballotté de regrets : si la demoiselle sait comment on tombe enceinte, pourquoi s'est-elle prêtée au jeu d'envol ? Et pourquoi revient-elle au sens littéral précisément à ce moment critique, où l'innocence d'une voleuse abattue vaudrait argument pro-conjugal ? Un clin d'œil est adressé au lecteur : l'accusation est aussi (et surtout ?) un aveu de complicité, un appel à la continuation, nuptiale, de l'expérimentation aviaire – avec ou sans excuse conjuga(b)le.

Plus que le ressenti, ce qui change est, au fond, l'expression de l'émotion : il n'est pas exclu que la demoiselle prenne plaisir à mimer le mécontentement face au passé unilatéralement appréhendé... plutôt que de s'épancher sur l'espoir d'un avenir commun. Dans l'ensemble, le choix des termes à connotation négative se révèle de plus en plus convergent, systématique même : *gaber, malement ataindre, estre empiriée malement, prendre mauvès amendement, povoir aler a poine*. Toutefois, la contestation de la greffe reste douteuse, tandis que la petite explosion de la surprise se fait dans les coulisses de la parole. Après tout, « l'aventure fut bele » à la « damoisele »⁹⁷, comme le précise malignement le poète de cette version, en guise de conclusion.

Aussi le tour est-il joué : le nuage d'émotions négatives se laisse percer par l'éclair d'une provocation érotique. Qui s'aime se taquine... Seulement, il faut changer de registre, changer de langage et tangage. Lorsque la novice se déclare mère, la révolte contre son initiateur se mue en désir d'être traitée en égale, en compagne du savoir, de ce savoir-faire qui est savoir-apprendre.

⁹⁵ *Ibid.*, v. 83, p. 211.

⁹⁶ *Notes et variantes au fabliau De la pucelle qui voloit voler, ibid.*, p. 330.

⁹⁷ *De la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIIIe et XIVe siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., v. 108, p. 211.

La réponse du clerc suit la même règle du jeu : content de n'avoir « mie failli »⁹⁸, dans les termes du conteur, il mime le mécontentement d'un inculpé sans coulpe. Sensible aux termes de l'accusation – « N'iestes *empiriée* de moi : / Se grosse estes, ce est nature »⁹⁹ – il reste néanmoins insensible au fond du problème. Pour lui, il n'y a pas de mal, de pire, d'empirement. Bien au contraire : on peut deviner la fierté de l'homme dont la virilité est confirmée par une paternité. Son exultation atteint le summum¹⁰⁰ au moment où il déclare que la « folie » de la demoiselle est bel et bien régulée : « Folement vouliez ovrer : / Un poi estes apesantie »¹⁰¹. De *folement à un poi*¹⁰², on peut mesurer la distance et la tempérance. Il n'y a rien à regretter, puisque la pesanteur est une dimension naturelle, une condition indispensable – enfin remplie – de la stabilité et de l'humanité.

Ainsi, le clerc remporte le trophée de Nature. Il a joui, il a conçu : « par la foy » due à la demoiselle, le moment est venu de célébrer une victoire de la vie qui pourrait devenir *le* trait d'union de leurs existences avant le vol. Santé, normalité, fécondité – telles sont les valeurs qu'il reconnaît et défend. Vaille que vaille, coûte que coûte, le frais père entend rester fiable et respectable, en tout cas mémorable aux yeux de celle qu'il admoneste ouvertement et ménage discrètement. « Un poi » ébréchée, la « foy » peut néanmoins devenir, au nom de saint Amant (/Amand), « fiance ». Tout dépend de l'affrontement final prénuptial : le clerc va-t-il finir par « avoir » la belle ou l'inverse ? Au-delà de toute métaphore ?

Il y a quelque chose de virtuellement comique dans l'allusion faite à ce saint dont le nom est érotisé par la transcription *Amant*. Connue par sa *vita* itinérante et son succès à dompter des serpents¹⁰³, il tend un miroir rapetissant au *clers* de l'histoire, qui n'en est que la vague, hilarante, caricature. Le seul serpent qui perdure est volant, et ne s'appelle ni Ève, ni Mélusine.

Malgré ces diverses *muances* au spectre de la gravité, toutes les versions s'accordent, émotionnellement, sur un point : le retour à la loi de la pesanteur éveille la superbe d'un côté, la vulnérabilité de l'autre. Pour un laps de temps qui varie selon les manuscrits, le narrateur aggrave ce déséquilibre,

⁹⁸ *Ibid.*, v. 106, p. 211. Seule cette version souligne et couronne la réussite du clerc.

⁹⁹ *Ibid.*, v. 93, p. 211.

¹⁰⁰ Selon Thomas D. Cooke, tout fabliau est structuré de façon à mettre en place un « climax » comique ; voir *The Old French and Chaucerian Fabliaux. A Study of their Comic Climax*, Columbia et Londres, University of Missouri Press, 1978, p. 109.

¹⁰¹ *De la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIIIe et XIVe siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., v. 97, p. 211.

¹⁰² Même logique antithétique dans l'autre édition de référence : « Trop par en faites a blasmer, / De poi estes apesantie », *Nouveau Recueil complet des fabliaux*, éd. par Willem Noomen et Nico van den Boogaard, tome VI, éd. cit., v. 100-101, p. 170.

¹⁰³ Voir par exemple Régis de la Haye, *Le Dossier historique de saint Amant*, disponible en ligne sur le site <http://home.kpn.nl>, consulté le 5 mars 2015, p. 4.

en le transformant en un véritable règlement de comptes : « En tel maniere fu servie / Cele dont vos poez oïr / [...] / Qui outrage quiert, il li vient »¹⁰⁴. Le « service » consacré à la femme devient une revanche moralisatrice, qui n'a plus de rapport avec la courtoisie. Déflorer, alourdir, réguler : le conteur recommande au lecteur la recette d'une émotion outrageusement... légitime.

Un seul élément manque encore à cette chaîne d'événements humains : épouser. Or, c'est un faire culturel facultatif, comme le montre l'absence du narrème dans la plupart des versions.

Dans ce sens, le manuscrit français 25545 de la Bibliothèque Nationale est peut-être le plus sévère ; pour châtier l'orgueil de la demoiselle, il abandonne celle-ci à la « lange » (langueur¹⁰⁵), lui ôtant jusqu'à la jouissance. L'émotif est ciblé : quitter la demoiselle, c'est la déterminer à languir, autant dire à désirer ce qui pouvait lui sembler, au début, indésirable.

Tout compte fait, l'émotion *juste* chez une jouvencelle pucelle ne peut être que l'attraction envers l'homme, de préférence plus mûr et lucide, plus volage aussi. Le conteur de cette version tient à mettre le point sur le i de cette incomplétude féminine essentielle, insurmontable, *obligatoire* : « Or soupire, or plore des ieus ; / Bien est abatus ses orgueus / Par .I. vaillant cler et estrange / Qui ainsis l'a laissiée au lange »¹⁰⁶. Plus l'orgueilleuse est humiliée, plus le cleric est vaillant et le public satisfait. Heureux les pauvres en esprit, ou plutôt : heureuses les célestes atterrées.

Le champion de la verte (encore) vitalité l'emporte sur l'autrice de l'évasion (échouée) outre-vie, et il y a un progrès émotionologique à célébrer, puisque l'exception féminine valide la règle patriarcale (et s'y soumet !), en nourrissant, de larmes, l'éternelle complémentarité du masculin et du féminin.

La souffrance est donc nécessaire, l'émotion négative de la femme devient même une base pour l'émotion positive associée au couple de parents : il faut une chèvre émissaire pour que triomphe l'idéologie du mariage, qui est donc, indéniablement et heureusement (!), le seul bien auquel peut – et doit – aspirer une demoiselle pucelle (déflorée). Ceci dit,

¹⁰⁴ *De la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIIIe et XIVe siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., v. 98-99 et 101, p. 211. Dans l'édition concurrente, on interprète le proverbe ainsi : « Qui a des prétentions excessives peut s'attendre à en subir les effets négatifs », *Nouveau Recueil complet des fabliaux*, éd. par Willem Noomen et Nico van den Boogaard, tome VI, éd. cit., p. 339.

¹⁰⁵ Frédéric Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècle*, tome IV, éd. cit., p. 714.

¹⁰⁶ *Notes et variantes au fabliau de la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIIIe et XIVe siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., p. 331.

l'opportunisme conjugal s'érige en règle morale¹⁰⁷ incontournable : « Mariez vos selonc le tens, / Adonc quant lieus en iert et tens »¹⁰⁸. Peu importe la compatibilité en matière d'idéaux : pourvu que l'homme arrive au bon moment, la femme lui doit son « oïl ».

L'édition Montaiglon-Raynaud propose au lecteur (de 1880) une voie plus douce, qui réconcilie, hâtivement et superficiellement, mais exemplairement, les aspirations des deux protagonistes. Avec le manuscrit de base Paris, français 1593, Bibliothèque Nationale, dont l'épilogue n'est ni abrupt comme celui du manuscrit de Berne, ni insatiablement pédagogique comme l'autre manuscrit parisien, la morale conjugale s'impose d'une façon moins sévère et plus efficace, en conduisant la demoiselle de la fierté et de l'obstination – *via* la surprise d'une leçon de fécondité – aux ravissements plus maîtrisés de la dyade conjugale. C'est l'émotionologie de la meilleure fin possible qui triomphe : après tout, l'homme réussit à épouser la belle désirée, la femme son meilleur prétendant, devenu l'unique traducteur de son désir de vol ; chacun a sa part de plénitude, et l'aventure est « bele » au couple en tant que tel. « Faire la queue » devient un hymne d'amour universel, avec une mélodie bien à eux, un « faire catleya » avant-la-lettre.

La fin, tout de même, semble surimposée, puisqu'elle rejoint la punition de l'« outrage » mentionné au vers 101. Le mariage ne rime pas avec ce genre d'émotion... Le droit canonique le prescrit même comme un remède à l'outrage. Même si elle demeure, selon le verdict de l'émotionologie dominante, « trop desmesurée »¹⁰⁹, la demoiselle a ici droit à un *happy end* compensatoire¹¹⁰ : désirable, épousable, elle garde la main de son prétendant (et ses attributs plus volatiles). Le retour à la mesure implique donc un cocktail d'émotions qui exclut – pertinemment – l'excès, rompt le cercle vicieux de l'outrage punissant la dénaturation, s'accommode de l'aventure et « répare » l'offense sexuelle par une correction maritale. Finalement, la demoiselle, si elle rate l'apprentissage du vol, en réussit un autre : elle parvient à *écouter* la *proiere* d'un homme plus ludique, plus inventif et plus théâtralement empathique que les autres.

En fin de compte, le clerc est réhabilité par ce tour de force didactique ; son ratage de Dédale en est opportunément éclipsé. Un

¹⁰⁷ La dimension morale est une composante essentielle des fabliaux, qui les rattacherait étroitement aux *exempla* ; seulement, il s'agit ici, spécifiquement, d'une « *cautionary moral* » ; voir Mary Jane Stearns Schenck, *The Fabliaux : Tales of Wit and Deception*, op. cit., p. XI.

¹⁰⁸ *Notes et variantes* au fabliau *De la pucelle qui voloit voler*, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIIIe et XIVe siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, éd. cit., p. 331.

¹⁰⁹ *De la pucelle qui voloit voler*, *ibid.*, v. 103, p. 211.

¹¹⁰ Les éditeurs Noomen et Boogaard commentent ainsi les mérites de la version concurrente : « La version de E est très semblable à celle de B mais en ajoutant deux couplets, elle donne un *happy end* à l'histoire. Son texte présente quelques faiblesses qui font penser qu'il s'agit d'un remaniement. », *Nouveau Recueil complet des fabliaux*, éd. par Willem Noomen et Nico van den Boogaard, tome VI, éd. cit., p. 339.

continuum émotionnel intègre la jouissance socio-biologique aussi bien que la frustration spirituelle et la déception relationnelle. Une pucelle proprement éduquée devient une femme capable de voir le bon côté de toute expérience, de prendre le vol du viol et l'anneau de la queue, tout en gardant à l'esprit le cheminement cinglant de l'expérience.

Plus intéressant encore, la demoiselle « qui voloit » abdique – de bon gré, si possible – le « voloir voler » qui la distinguait, autant dire une dimension identitaire dont elle était consciente et qu'elle cultivait jalousement, quitte à aller à contre-courant. D'un seul coup (d'aile ?), le sens de l'opposition, de la singularité et de l'élévation se laissent sacrifier – avec une grâce qui n'a plus rien de céleste.

Tel est le prix d'une régulation complète : l'uniformisation. Le « moi » volant doit atterrir, recevoir la greffe terrestre, s'enraciner au terroir de la réalité commune. Si un homme accepte de jouer au « vous » compréhensif, capable de s'identifier avec ce « moi » hautement hautain, c'est juste pour préparer le terrain à l'identification du « moi » avec un « nous » qui sanctionne la leçon.

Au-delà de la dyade proprement dite, c'est donc la société entière qui entend dépersonnaliser l'héroïne pour l'assimiler et l'acculturer, à travers une reconnaissance définitive de la pertinence du sexe (dominant). Sous ce jour, il apparaît que, si elle s'identifiait à Dédale (pour finir en Icare rédimé), elle n'était encore ni tout à fait femme, ni tout à fait homme : elle était vierge absolument, asexuellement. Lorsque s'éveille la conscience de sa féminité (stimulée), et qu'elle abrite cette ente qu'est le fœtus, la demoiselle devient un hybride : une somme sexuelle. Il est à parier qu'elle accouchera d'un fils, pour perpétuer le triomphe vitaliste du patriarcat.

La transition de la non-pertinence du sexe à la sexualisation complète repose sur un véritable itinéraire affectif, allant de la répulsion face à la virilité à l'acceptation de celle-ci dans sa propre intimité, en passant par une phase de dénonciation. Quelques nuances préparent cette évolution : la confiance, la *jangle*, l'acceptation, la (fausse) domination, l'abus (effectif), la réconciliation. Du caprice aérien à la reconnaissance d'un plaisir partagé avec un terrien, toutes les résistances féminines sont battues en brèche.

Dans un sens, c'est un véritable viol émotionologique que le mariage de fabliau vient couronner : la femme rétive est réduite à endurer, voire à incarner l'axiologie de la dépendance à l'homme. D'autre part, Ève reconnaît la nécessité d'Adam – une aide semblable à *elle* ! – et la raison d'être du commandement *Multipliez-vous*.

Tout est bien qui recommence bien, avec un *plaisir* qui répond au projet divin – humainement.

Bibliographie :**Sources :**

Bétemps, Isabelle et al. (éds.), *La Consolation de la Philosophie de Boèce*, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2004, DOI : 10.4000/books.purh.6641.

Boèce, *La Consolation de Philosophie*, éd. bilingue, trad. par Alain Galonnier et Jean-Louis Charlet, Louvain-La-Neuve, Peeters, 2022.

De la pucelle qui voloit voler, dans le *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e et XIV^e siècles imprimés ou inédits*, éd. par MM. Anatole de Montaiglon et Gaston Raynaud, tome IV, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1872, p. 208-211.

La pucelle qui voloit voler, *Nouveau Recueil complet des fabliaux*, éd. par Willem Noomen et Nico van den Boogaard, tome VI, Assen et Maastricht, Van Gorcum, 1991, p. 155-170 et 336-339.

Ovide, *Les Métamorphoses*, Livre V, 555-9, trad. et notes de Anne-Marie Boxus et Jacques Poucet, Bruxelles, 2006, Bibliotheca Classica Selecta - UCL en ligne sur <https://bcs.fltr.ucl.ac.be/>.

Études :

Bailey, R., Dugard, J., Smith, S. F., & Porges, S. W., "Appeasement: Replacing Stockholm Syndrome as a Definition of a Survival Strategy", *European Journal of Psychotraumatology*, 14, 1, 2023, p. 1-7, <https://doi.org/10.1080/20008066.2022.2161038>.

Berthoud, Anne-Claude, « Langage et morale entre nature et culture », *Morale et évolution biologique entre déterminisme et liberté*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2007.

Boquet, Damien et Nagy, Piroška, « Une Histoire des émotions incarnées », *Médiévales*, 61, 2011, p. 5-24.

Boulnois, Olivier, « Philosophie médiévale et métaphysique », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses*, 132, 2025, 527-546.

Changeux, Jean-Pierre, *Du vrai, du bon, du bien : une nouvelle approche neuronale*, Paris, Odile Jacob, 2008.

Cobby, Anne, « "Saint Amadour et sainte Afflise": Calling upon the Saints in the Fabliaux », dans *Grant Risee? The Medieval Comic Presence. La présence comique médiévale. : Essays in Memory of Brian J. Levy*, éd. Adrian P. Tudor et Alan Hindley, Turnhout, Brépols, 2006, p. 173-192.

Cooke, Thomas D., *The Old French and Chaucerian Fabliaux. A Study of their Comic Climax*, Columbia et Londres, University of Missouri Press, 1978.

Counet, Jean-Michel, « La Beauté comme microcosme dans la pensée antio-médiévale ». Conférence de clôture du XXXVI^{ème} Congrès de l'Association des Sociétés de Philosophie de langue française, Iași (Roumanie), 23-27 août 2016, in *Le Beau. Actes du XXXVI^e Congrès de l'Association des Sociétés de Philosophie de Langue Française (A.S.P.L.F.)*, éd. Petru Bejan et Daniel Schulthess, Iași, Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza”, 2018, p. 100-124.

Dancourt, Michèle, *Dédale et Icare*, Paris, CNRS Éditions, 2002.

Deproost, Paul-Augustin, « Les Ailes de l'âme, un avatar philosophique du vol d'Icare dans un poème de Boèce (Boeth., Cons. IV metr. 1) », *Transports : mélanges offerts à Joël Thomas*, (Collection Études), éd. Mireille Courrént et al., Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2012, <https://doi.org/10.4000/books.pupvd.10308>.

Gauvard, Claude, *Condamner à mort au Moyen Âge. Pratiques de la peine capitale en France XIII^e-XV^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France / Humensis, 2018.

Goleman, Daniel, *L'Intelligence émotionnelle : Accepter ses émotions pour développer une intelligence nouvelle*, trad. Thierry Piélat, Paris, Robert Laffont, 1997.

Guyon, Gérard D., « Essai de lecture juridique du roman médiéval. Le champion du droit chez Chrétien de Troyes », *Revue d'histoire des facultés de droit et de la culture juridique, du monde des juristes et du livre juridique*, 18, 1999, p. 251-283.

Haag, Christophe, Bellinghausen, Lisa & Jilinskaya-Pandey, Mariya, « QEP: An Ability Measure of Emotional Intelligence for Managers in a French Cultural Environment », *Current Psychology*, 42, 2023, p. 4080–4102.

Hamburger, Jeffrey F., *St. John the Divine. The Deified Evangelist in Medieval Art and Theology*, Berkeley et Londres, University of California Press Ltd, 2002.

Krauth-Gruber, Silvia, « La Régulation des émotions », *Revue électronique de Psychologie Sociale*, 4, 2009, en ligne sur <http://www.psychologiesociale.eu/files/RePS4.Krauth-Gruber.pdf>.

Leclercq-Marx, Jacqueline, *La Sirène dans la pensée et dans l'art de l'Antiquité et du Moyen Âge. Du mythe païen au symbole chrétien*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1997

Lemaire, Jacques, *Auteurs français du Moyen Âge. Les fabliaux français du Moyen Âge. Thèmes et textes (traduits)*, cours, Bruxelles, Presses Universitaires de Bruxelles, 2005.

Murray, Sarah-Jane, « Du désespoir à l'espoir: le dépassement de la tragédie dans l'Ovide moralisé (livres I et II) », *Ovide métamorphosé. Les lecteurs médiévaux d'Ovide*, éd. Laurence Harf-Lancner, Laurence Mathey-Maille et Michelle Szkilnik, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2009, p. 181-200.

Niedenthal, Paula M., Krauth-Gruber, Silvia et Ric, François, *Comprendre les émotions. Perspectives cognitives et psycho-sociales*, Wavre, Mardaga, 2008.

Noblet, Élodie, « Le Syndrome de Stockholm et ses conséquences sur le procès pénal », *Revue française de criminologie et de droit pénal*, 16(1), 2021, p. 79-98, <https://droit.cairn.info>.

Nykrog, Per, *Les Fabliaux : Etude d'histoire littéraire et de stylistique médiévale*, nouvelle édition, Genève, Droz, 1973 [Copenhague, 1957].

Oliver, Kelly, “Gaslighting: Pathologies of Recognition and the colonization of Psychic Space”, *Epistemic Injustice and the Philosophy of Recognition*, éd. Paul Giladi, Nicola McMillan, New York, Routledge, 2023, p. 114-137.

Pearcy, James, « Fabliau Intertextuality, Some Connections between Related Comic Narratives », *Reinardus*, 20, 2008, p. 51-66.

Perfetti, Lisa, *Women and Laughter in Medieval Comic Literature*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2003.

Peyronie, André, « Le Mythe de Thésée pendant le Moyen Âge latin (500-1150) », *Médiévales*, 32, 1997. *Voix et signes. Nouvelles musiques du XIIIe au XVe siècle*, dir. Olivier Mattéoni, p. 119-133.

Pitts, Brent A., « Truth-Seeking Discourse in the Old French Fabliaux », *Medievalia et Humanistica*, 15, 1987, p. 95-117.

Reddy, William M., *The Navigation of Feeling : a Framework for the History of Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

Rider, Jeff, *God's scribe : the Historiographical Art of Galbert of Bruges*, Washington, D.C., The Catholic University of America Press, 2001.

Rieger, Dietmar, « Le motif du viol dans la littérature de la France médiévale entre norme courtoise et réalité courtoise », *Cahiers de civilisation médiévale*, 123, 1988, p. 241-267.

Schenck, Mary Jane Stearns, *The Fabliaux. Tales of Wit and Deception*, Amsterdam et Philadelphia, Benjamins (Purdue University Monographs in Romance Languages, 24), 1987.

Stearns, Peter N. et Stearns, Carol Z., « Emotionology : Clarifying the History of Emotions and Emotional Standards », *The American Historical Review*, 90, 4, 1985, p. 813-36.

Trottmann, Christian, *Théologie et noétique au XIII^e siècle : à la recherche d'un statut*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1999.

Uhl, Patrice, « Le Cheval volant dans *Cléomadès* et *Méliacin*. De la merveille orientale au prodige mécanique », in Françoise Sylvos (dir.), *Poétiques du voyage aérien dans la littérature*, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 19-37.

Velissariou, Alexandra, *Aspects dramatiques et écriture de l'oralité dans les Cent Nouvelles nouvelles*, Paris, Honoré Champion, 2012.

Yasmina Foehr-Janssens, « Pour une littérature du derrière: licence du corps féminin et stratégie du sens dans les trois premiers récits des Cent nouvelles nouvelles », *"Riens ne m'est seur que la chose incertaine": études sur l'art d'écrire au Moyen Âge offertes à Eric Hicks par ses élèves, collègues, amies et amis*, éd. Jean-Claude Mühlethaler, Denis Billotte et al., Genève, Slatkine (Travaux des universités suisses, 9), 2001, p. 277-291.